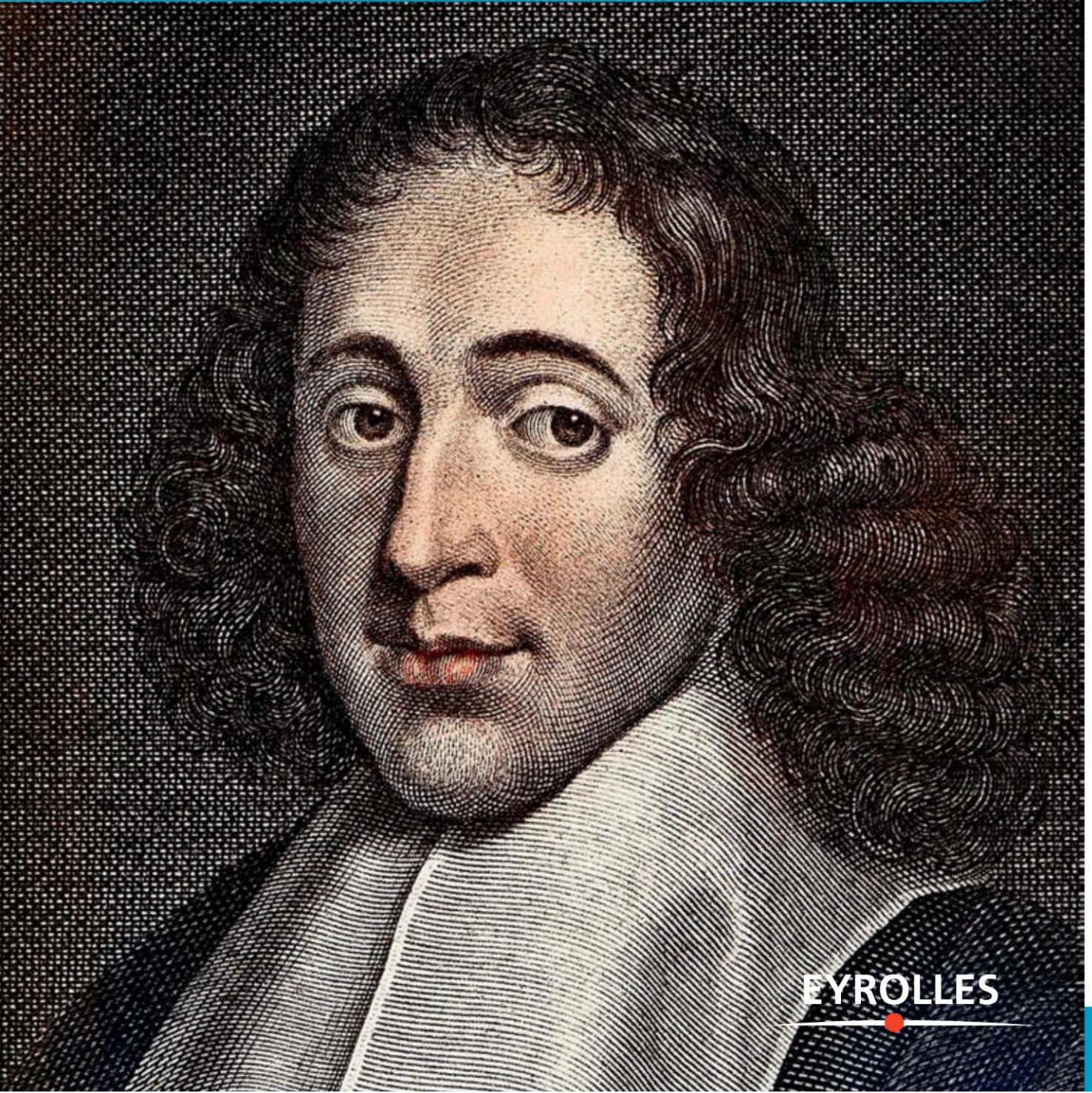


Marc Halévy

EYROLLES PRATIQUE

Citations de Spinoza expliquées



EYROLLES

Accessible, précis et complet, ce livre propose 150 citations extraites de l'œuvre de Baruch Spinoza. Pour chacune, vous trouverez :

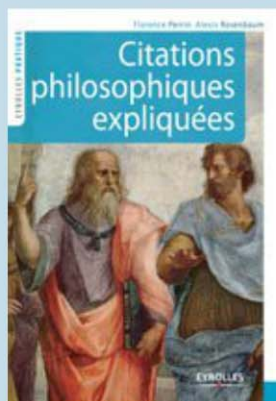
- le contexte de sa rédaction ;
- ses différentes interprétations ;
- l'actualité de son message.



Marc Halévy, docteur et chercheur, étudie les sciences de la complexité et la physique des processus. Il est conférencier et expert en noétique. Il est déjà l'auteur d'un livre sur Le taoïsme, dans la collection Eyrolles pratique.

Dans la même collection

Toute l'œuvre
de Baruch Spinoza
Une approche
immédiate
Un auteur spécialiste



Citations de Spinoza expliquées

Dans la collection Eyrolles Pratique

- *Citations hindoues expliquées*, Alexandre Astier
- *Citations de culture générale expliquées*, Jean-François Guédon et Hélène Sorez
- *Citations latines expliquées*, Nathan Grigorieff
- *Citations talmudiques expliquées*, Philippe Haddad
- *Citations taoïstes expliquées*, Marc Halevy
- *Citations de Nietzsche expliquées*, Marc Halevy
- *Citations politiques expliquées*, Eric Keslassy
- *Citations littéraires expliquées*, Valérie Le Boursicaud-Podetti
- *Citations de Camus expliquées*, Jean-François Mattéi
- *Citations philosophiques expliquées*, Florence Perrin et Alexis Rosenbaum
- *Citations artistiques expliquées*, Michèle Ressi
- *Citations historiques expliquées*, Jean-Paul Roig

Marc Halévy

Citations de Spinoza expliquées

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Mise en pages : Istria

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2013
ISBN : 978-2-212-55602-5

Sommaire

Prologue et avant-propos	9
Première partie : Joie	23
Deuxième partie : Dieu	43
Troisième partie : Esprit	59
Quatrième partie : Destin	87
Cinquième partie : Vertu	109
Sixième partie : Amour	139
Septième partie : Vie	149
Épilogue : Spinoza et nous.....	171
Index des noms propres	173
Index des notions	175
Bibliographie	177

« Il est certain qu'à la base de tout travail scientifique un peu délicat se trouve la conviction, analogue au sentiment religieux, que le monde est fondé sur la raison et peut être compris. [...] Cette conviction liée au sentiment profond de l'existence d'un esprit supérieur qui se manifeste dans le monde et dont l'expérience constitue pour moi l'idée de Dieu ; en langage courant on peut l'appeler "panthéisme" (Spinoza). »

Albert Einstein (in *Comment je vois le monde*)

Prologue et avant-propos

Spinoza : l'homme, l'œuvre et les idées

Baruch Spinoza, également connu sous les noms de Bento de Espinosa (version portugaise) ou Benedictus de Spinoza (version latine car, en hébreu, Baruch dérive du verbe BRK : « bénir » d'où : Benedictus ou Benoît), est né le 24 novembre 1632 à Amsterdam et est mort le 21 février 1677 (à 45 ans, donc) à La Haye. Il a vécu toute sa vie en Hollande (une région des actuels Pays-Bas).

Spinoza (1632-1677) suit de peu Galilée (1564-1642) et Descartes (1596-1650), et est contemporain de Pascal (1623-1662), de Newton (1643-1727) et de Leibniz (1646-1716).

Il est le premier penseur authentiquement moderne, c'est-à-dire libéré des chaînes de la pensée scolastique médiévale qui, dans le cadre strict de la théologie chrétienne, tentait d'allier le Ciel (Platon) et la Terre (Aristote). Descartes n'est pas moderne : il est encore très scolastique (Spinoza lui en fera d'ailleurs reproche, ce qui installa, entre eux, dans le chef de René Descartes, une inimitié féroce), il est encore emberlificoté dans les catégories conceptuelles et dans les problématiques théologiques propres au Moyen Âge. Parce que juif, sans doute, formé à l'herméneutique toraïque et à la dialectique talmudique, Spinoza n'est pas empêtré dans ces rets ecclésiastiques : il est théologiquement libre, ce que Descartes n'est pas. Il est prudent, cependant. Sa devise, sur son blason portant rose et épines (Spinoza ou Espinosa dérivant d'« épine »), s'affiche en latin : *CAUTE*, « prudemment, précautionneusement ».

Un autre héritage de Spinoza, souvent passé sous silence, est son côtoie-
ment avec la Kabbale, cette mystique juive, naturaliste, émanationniste
et panenthéiste. Le rabbin d'Amsterdam, qui signa le décret d'excom-
munication de Spinoza, fut aussi le premier traducteur vernaculaire du
traité *Shéarim Shamaïm* (« Les portes du ciel ») du rabbi Abraham Cohen
de Herrera, grand kabbaliste séfarade qui habita un temps à Amsterdam
dans la jeunesse de Spinoza.

Enfin, dès ses dix-huit ans, Spinoza fréquenta assidûment les cercles
libres penseurs de sa ville dont les frères de Witt, proches du pouvoir
(l'un d'eux fut *stathouder*) d'avant la répression de Guillaume d'Orange
et ses protecteurs jusqu'à leur assassinat. C'est là qu'il apprit le latin
(lors de ses études juives au *Talmud Torah* et à la *Yéshivah*, il n'utilisait
que l'espagnol – le *ladino*, pour être précis – et l'hébreu).

L'homme...

En 1650, Spinoza a dix-huit ans. Il est à la charnière entre judaïsme
orthodoxe et libre-pensée. Il connaît les textes hébreux et découvre
les écrits grecs et latins. Il sent confusément que son judaïsme de la
lettre (le judaïsme talmudique et halakhique de la « loi » tatillonne et
omniprésente) n'est que l'apparence d'un message bien plus vaste,
bien plus profond : celui du kabbalisme mystique et naturaliste. Il ne
croit déjà plus en l'essence révélée de la *Torat Moshé* (les cinq livres du
Pentateuque qui sont le socle foncier de la pensée juive). Il découvre
alors la libre-pensée hollandaise et les philosophies antiques. Il est en
porte-à-faux. Sa communauté tranchera et prononcera son '*hérèm*' (son
« excommunication » au sens étymologique, c'est-à-dire son expulsion
hors de la communauté « portugaise » d'Amsterdam, qui n'a rien de
commun avec les excommunications éternelles et universelles hors
de la religion telles que les connaît le catholicisme – Ce '*hérèm*' ne fait
en rien perdre à Spinoza ni sa qualité de juif, ni son droit à fréquenter
d'autres communautés).

Il n'empêche que cette excommunication fut un choc, un traumatisme... mais surtout une libération. À sa suite, Spinoza vécut solitaire – mais guère isolé puisqu'il entretenait une abondante correspondance avec de nombreux penseurs de son temps, y compris Henry Oldenburg, secrétaire de la très londonienne Royal Society, Descartes et Leibniz (qui le visita en Hollande). Il gagna sa vie en exerçant le métier de tailleur et polisseur de lentilles optiques par lequel il parvint à édifier une belle réputation internationale.

Sa vie fut frugale, ascétique, célibataire, tranquille, entièrement consacrée à son métier, à sa méditation et à l'écriture de ses ouvrages. Afin de préserver cette tranquillité, il alla même jusqu'à refuser le poste de professeur pensionné de l'université d'Heidelberg que lui proposa le prince électeur du Palatinat. Il résida dans plusieurs villes hollandaises (Rijnsburg et Voorburg), entre Amsterdam où il naquit et La Haye où il mourut.

Toute sa vie adulte fut envenimée par de virulentes accusations d'athéisme dont les bien-pensants hollandais, calvinistes et puritains, le harcelèrent. Il ne publia, de son vivant et sous son nom, qu'un seul ouvrage de jeunesse : *Les principes de la philosophie de Descartes* (les notes d'un cours qu'il donna, comme précepteur, à un riche gamin local nommé Casearius). Le *Traité théologico-politique* sortit anonyme, nanti d'une adresse d'éditeur fausse ; il suscita de très vives polémiques et fut unanimement condamné par toutes les factions religieuses, laissant à Spinoza une durable – mais fausse – réputation d'athée contre laquelle il se défendit, d'ailleurs, vaillamment.

L'*Éthique*, son chef-d'œuvre, et l'inachevé *Traité de la réforme de l'entendement* ne furent publiés qu'à titre posthume (le *Court traité* ne parut qu'au XIX^e siècle).

La nuit même de son décès, par crainte de représailles destructrices de la part ses ennemis, son éditeur emporta tous les manuscrits de Spinoza en lieu sûr. Il les publiera dès 1677, avec l'aide de ses amis Ludovic Meyer et Lambert van Velthuysen.

L'œuvre...

Les écrits de Spinoza, répertoriés à ce jour, forment une bibliographie somme toute assez maigre – en volume, pas en qualité, s'entend. La voici.

Court traité de Dieu, de l'homme et de la béatitude (vers 1660, découvert et publié posthume en 1852).

Traité de la réforme de l'entendement (1661, inachevé, publié posthume en 1677).

Principes de la philosophie de Descartes (1663).

Pensées métaphysiques (1663, publiées en appendice du précédent).

Traité théologico-politique (1670, publié anonymement).

Éthique (publié posthume en 1677).

Traité politique (publié posthume en 1677).

Abrégé de grammaire hébraïque (« *Compendium grammatices linguae hebraeae* », publié posthume en 1677).

Lettres (75 publiées posthumes en 1677, 88 découvertes à ce jour).

On attribua, à Spinoza, un livre apocryphe intitulé : *Traité des trois imposteurs : Moïse, Jésus, Mahomet* qui fut publié en 1712 à Rotterdam sous le nom d'auteur : « L'esprit de Spinoza ». Cet ouvrage est évidemment un faux notoire.

De tous les écrits de Spinoza, deux suffisent à cerner la totalité de sa pensée : *Traité théologico-politique* qui en est la face anthropologique et *Éthique* qui en est la face métaphysique (les problèmes spécifiquement éthiques n'en forment qu'une petite partie).

Ce dernier ouvrage, manifestement le chef-d'œuvre de Spinoza, possède une singularité stylistique admirable puisqu'il est écrit sous le mode « géométrique » : axiomes, postulats, théorèmes, scolies et lemmes s'y enfilent sur le fil d'or de la méthode euclidienne. Ce mode d'écriture inverse les pratiques généralement admises en philosophie puisqu'il pose la conclusion avant d'en entamer la démonstration.

L'usage voulait que la conclusion – comme son nom l'indique – close le discours. Ce n'est pas le cas en géométrie ; ce n'est pas le cas pour l'*Éthique* de Spinoza... ce qui n'en facilite pas la lecture car il y a là quelque chose d'artificiel dont, s'il semble garantir la rigueur absolue et mathématique de la construction, personne d'attentif n'est dupe.

Les idées...

Le Traité théologico-politique

Le *Traité théologico-politique* est un énorme pavé dans la mare de la bien-pensance religieuse car il affirme – et démontre assez soigneusement – que les écrits bibliques – que Spinoza connaît parfaitement bien pour les avoir étudiés à fond durant sa jeunesse – ne sont aucunement le fruit d'une quelconque révélation divine (Dieu pourrait-il se contredire ?), mais des inventions purement humaines n'ayant pour seul but que de coaliser et d'assujettir un peuple par une loi (dont Spinoza ne dit nullement qu'elle est mauvaise).

Le titre du traité, en usant de l'expression « théologico-politique », est parfaitement clair : Moïse est un législateur, un politique, le constructeur d'une nation faite des « tribus » hétéroclites qu'il fédère sous une loi commune et unique, loi qui, pour être crédible, doit devenir sacrée. Une révélation divine y serait, évidemment, une aide providentielle. Moïse et, surtout, ses successeurs n'hésitèrent pas à user de ce subterfuge. Paul de Tarse et les évangélistes à sa botte non plus. Dieu n'y est pour rien.

Et Spinoza, sur son erre, continue à désacraliser les textes sacrés en pointant la nature édifiante et symbolique, mais purement imaginaire, de tous les « miracles » relatés au fil des versets bibliques. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de miracles. Tout cela n'est que supercherie, légende, quête de merveilleux et récits inventés pour frapper les imaginations. Dieu n'a nul besoin de ces puérils miracles pour manifester sa magnificence et sa puissance : la Nature et la Vie y suffisent.

Au travers de ces prises de position pour le moins scandaleuses à son époque, on sent, chez Spinoza, l'influence kabbalistique ; depuis

toujours, la Kabbale a pris les textes sacrés dans leur sens ésotérique, laissant la lettre exotérique au troupeau des non-initiés. Le sens réel de la Torah est caché, mystérieux, initiatique ; la lettre des récits nourrit certes les esprits simples, mais ne constitue en rien l'essentiel du texte.

Au fond, Spinoza, en plein cœur du XVII^e siècle, fonde la critique et l'exégèse¹ biblique.

La plupart de ses déductions et conclusions sont aujourd'hui pleinement confirmées par les sciences bibliques, notamment celles concernant les dates d'écriture des principaux textes : le Pentateuque juif a été rédigé, en hébreu « carré », au retour de l'exil de Babylone, au VI^e siècle avant l'ère vulgaire (les Patriarches, Moïse, les Juges, David et Salomon sont des personnages largement légendaires, majoritairement fictifs), et les Évangiles chrétiens ont été rédigés, en grec, entre 80 et 200 après Jésus-Christ, dans la mouvance de Paul, contre l'Église judéo-chrétienne de Jacques, frère de sang de Jésus, et contre les Églises gnostiques d'Égypte qui possédaient leurs propres Évangiles (de Thomas, de Philippe, de Marie, etc.).

Tout cela pourrait nous paraître anodin, aujourd'hui, mais imaginez que cela se passa en plein cœur du XVII^e siècle : le puritanisme et le calvinisme tyrannisent le monde protestant, l'Inquisition catholique est à son mieux après avoir brûlé Giordano Bruno et fait se rétracter Galileo Galilei, la guerre, en France, entre jésuitisme et jansénisme fait rage (Pascal en subira quelques frais), la contre-réforme et le durcissement d'un catholicisme primaire et dogmatique sont voulus par un Louis XIV vieillissant (Bossuet y éreinte Fénelon), Descartes use d'une langue lâche et retorse, et se planque en Hollande par crainte de représailles religieuses en France.

Il n'y a pas à dire : Spinoza a un « vache de culot » !

1. Il ne faut pas confondre « exégèse » et « herméneutique ». L'exégèse est l'étude historique et areligieuse des textes au regard de leur époque d'écriture, du contexte religieux et politique qui les porte et des caractéristiques de leur auteur. L'herméneutique (du nom de Hermès Trismégiste, dieu des sciences secrètes et des connaissances occultes), quant à elle, est l'effort de décryptage du sens mystique, ésotérique, symbolique des textes, indépendamment de leur auteur ou de leur histoire.

L'Éthique

L'Éthique traite essentiellement de métaphysique et en déduit des principes d'éthique qui en sont les applications. L'Éthique est écrite en latin¹ – un latin qu'au dire même de Spinoza, il maîtrise mal au point qu'il fera relire méticuleusement ses textes par ses amis latinistes hollandais afin d'en « alléger le style lourd ». Pour construire son édifice, Spinoza forge quelques concepts clés. Ceux-ci sont, évidemment, latins. Voyons-les.

Deus sive Natura : « Dieu, autrement dit la Nature. »

Spinoza n'est pas athée ! Mais il est farouchement antithéiste – comme Nietzsche qui dira de lui qu'il fut son « précurseur ». Le Dieu de Spinoza est immanent, il est l'Âme ou l'Esprit du monde (le spinozisme est un spiritualisme, aussi opposé au matérialisme qu'à l'idéalisme). Ce Dieu imprime au cosmos un sens, une intention, une volonté qui s'opposent au pur hasard dans l'univers et à la pure absurdité du monde propres à l'athéisme. Le Dieu de Spinoza – comme celui de Nietzsche ou d'Einstein – est Dionysos, tout à l'opposé du Dieu personnel des monothéismes. Il est le Dieu des mystiques : l'Un absolu dont le monde n'est que la manifestation. Il est le Dieu du sadducéisme originel et de la Kabbale, et non celui des rabbins pharisiens tardifs. Il est la *Natura*, c'est-à-dire, si l'on se souvient que *natura* est le participe futur féminin du verbe *nascor* : « ce qui est en train de naître », ce qui émerge, ce qui émane du Mystère premier.

Spinoza s'oppose au théisme, à cette croyance dualiste et idéaliste qui pose Dieu face au monde, étranger à lui, d'une autre nature que lui, centre d'un monde céleste aux antipodes de notre monde terrestre. Ce dualisme constitutif des théologies (mono) théistes lui est inacceptable ; il pose, face à lui, un monisme intransigeant et radical : Tout est Un ! Dieu est tout (panthéisme), Dieu est en tout (immanentisme), tout est en Dieu (panenthéisme).

Tout ce qui existe manifeste Dieu, émane de Lui et Lui retourne, comme les vagues sur l'océan.

1. À signaler la très belle édition bilingue de l'Éthique réalisée par Bernard Pautrat et parue dans la collection Essais chez Points aux Éditions du Seuil (2010).

Mens : « l'Esprit »

Comme chez Hegel, la notion d'Esprit est centrale : l'esprit de l'homme participe de l'Esprit divin et cet Esprit est, en latin, *mens* qui n'est ni *spiritus* (« souffle ») ni *anima* (« âme »). Comme l'*anima* ou le *spiritus*, la *mens* (qui donne « mental » en français et *mensch* – l'humain – en allemand) est le principe immatériel qui anime, de l'intérieur, tout ce qui existe, mais il inclut l'idée d'intelligence qui est cruciale pour Spinoza. L'Esprit divin – dont l'esprit humain n'est qu'un infime reflet – est rationnel, c'est-à-dire cohérent et logique ; il est un *Logos*. C'est pour en parler correctement que Spinoza choisit le style « géométrique » et mathématique, seul digne de lui.

Affectio et Affectus : « Modification de l'esprit et Affection du corps »

L'homme est partie intégrante du monde et de la Nature. Son corps est « affecté » par eux, c'est-à-dire que ses sens perçoivent, en permanence, des signaux, des variations, des changements d'état de ce monde qui lui est extérieur et peu connu. Et ces « affectations » induisent des affects de l'esprit qui s'en construit des représentations.

Spinoza, en somme, invente la psychologie. Il étudie le rapport qui existe entre les signaux des sens (les « affections ») et les évolutions (les « affects ») de la représentation du monde que l'homme s'en fait. Ce vocabulaire peut nous paraître lourd, mais rappelons-nous que Spinoza essaie d'inventer une science encore inconnue (la psycho-neurologie), dans une langue antique qu'il ne maîtrise pas parfaitement...

Conatus : « l'Effort naturel pour s'accomplir en plénitude »

Spinoza construit tout son système sur une idée lumineuse et simple : tout ce qui existe émane de Dieu (le Dieu immanent qui symbolise l'Esprit de la Nature) et cette émanation a un sens, poursuit un but, a sa raison d'être (l'Esprit de Dieu est rationnel). Ce but universel fut appelé, par Aristote, l'entéléchie : l'accomplissement en plénitude de

soi (Nietzsche l'appellera la volonté de puissance et Bergson, l'élan vital). Fort de cette notion, Spinoza pose que tout ce qui existe est habité par le *conatus* qui est l'effort, l'intention, la volonté de se réaliser pleinement. Ce *conatus* est le travail intérieur, l'énergie intérieure, la force intérieure qui pousse chacun à « devenir ce qu'il est déjà », en latence. Le *conatus* devient ainsi le guide existentiel, la référence de vie qui fonde toute éthique.

Perfectio : « la Perfection »

La Perfection est le nom que Spinoza donne au parfait accomplissement de soi, issue victorieuse du *conatus*. La perfection de soi est ainsi la finalité universelle de toute existence.

Laetitia : « la Joie »

La Joie est, à la fois, le symptôme et la récompense de tout effort authentique d'accomplissement de soi. Puisque le seul but de toute vie est de s'accomplir en plénitude et que le signe immédiat et prégnant de cet accomplissement est la joie, la Joie devient, évidemment, le but ultime de la vie. Spinoza fonde ainsi un eudémonisme radical (à ne pas confondre avec l'hédonisme qui est la recherche du plaisir des sens et non celle de la joie de l'âme et du cœur).

Servitus : « l'Esclavage humain »

La condition humaine restera tragique tant que les hommes resteront esclaves de leurs passions, c'est-à-dire des affects qui travaillent leur âme et leur esprit, tant qu'ils ne se soumettront pas à la logique de leur *conatus* et qu'ils ne viseront pas l'accomplissement et la perfection de soi. La joie, dès lors, en toute cohérence, leur restera étrangère et ils continueront à mener une existence misérable et douloureuse. Spinoza, dans un chapitre de son *Éthique*, liste et commente trente-sept affects qui conditionnent la servitude humaine.

Libertas : « la Liberté humaine »

Bien sûr, la liberté est l'inverse de la servitude. Spinoza est d'une radicale cohérence dans son système : si la servitude humaine est le prix de l'ignorance du *conatus*, la liberté, son contraire, est la conséquence de l'accomplissement de soi : plus on s'accomplit, plus on devient libre car plus on est en harmonie avec l'Esprit de Dieu qui est liberté infinie.

En synthèse...

Spinoza construit le premier système cohérent et complet de la philosophie moderne. La *Monadologie* de Leibniz le suivra et l'imitera. Ensuite, viendront Kant et Hegel.

À l'encontre de toute la tradition philosophique européenne depuis Parménide d'Elée, la doctrine de Spinoza comme, avant lui, celle d'Héraclite d'Ephèse, et après lui, celles d'Hegel, de Nietzsche, de Bergson ou de Teilhard de Chardin, se définit au départ d'une métaphysique du Devenir (Dieu vit, se construit et advient) contre les métaphysiques de l'Être (Dieu est, immuable, parfait, éternel).

L'homme y appartient totalement à la Nature, corps et âme, en opposition radicale avec la vision dualiste qu'avait forgée Descartes, avec un corps matériel et purement mécanique et une âme céleste, don du Dieu personnel chrétien, d'une nature tout autre.

Et Spinoza fonde enfin une sotériologie, une doctrine du salut de l'homme sur un ternaire : accomplissement, joie et liberté.

Spinoza pense en espagnol surtout et en hébreu, mais il veut écrire en latin de façon à atteindre un vaste public d'intellectuels européens ; il écrit dans un latin fragile, remanié par des Hollandais qui parlent une langue germanique, le néerlandais, langue parlée mais non écrite des Pays-Bas d'alors. Cet imbroglio linguistique ne facilite guère l'art de la formule compacte qui exige une maîtrise très profonde et subtile de la langue utilisée.

Il est donc difficile d'extraire, des textes de Spinoza, des citations courtes. Spinoza est un philosophe pointilleux, méticuleux, discursif ; à l'inverse de Nietzsche, par exemple, il ne cherche pas la formule qui marque, l'aphorisme qui enchante, l'image qui tue. Il préfère les raisonnements rigoureux et bien enchaînés où le sens vient du tout et non de la partie.

Dans les citations choisies ci-après, certaines reviendront à l'identique plusieurs fois du simple fait que leur sens est si riche qu'il faudra l'aborder avec divers regards.

Première partie

Joie

“Aucune divinité, nul autre qu’un envieux, ne prend plaisir à mon impuissance.”

Traité théologico-politique

Remettons la phrase à l’endroit : sauf à être pervers, le Divin – la Nature, donc – vise à développer sa puissance, c’est-à-dire sa capacité à vivre, sa fertilité et sa fécondité, son aptitude à engendrer plus de possibles.

Le contraire de l’impuissance, même au sens sexuel le plus trivial, est la fécondité. Le Divin vise la fécondité. Dieu est un créateur. Il crée perpétuellement. Il veut créer. Il désire créer. Le monde est en mouvement parce que le moteur qui l’anime est créatif. Sinon, tout serait repos, fixité, mort et désert.

La Vie est création, elle est déséquilibré en marche ; elle est instable, non par défaut, mais par essence. Et Dieu est vivant. Dieu est la Vie.

Dieu aussi a son propre *conatus*, son propre besoin d’accomplissement. Dieu n’est donc pas la perfection achevée, mais le perfectionnement en marche.

Spinoza, par ce propos, se met en opposition avec la théologie de la perfection absolue, immuable et éternelle de Dieu. Relisons les philosophes contemporains de Spinoza, de Descartes à Leibniz ou Pascal : pour eux tous, Dieu se *définit* par sa perfection absolue : il est le parfait. Ce que Spinoza récuse majestueusement : Dieu n’est pas parfait puisqu’il se perfectionne et que ce perfectionnement est le mouvement même de tout ce qui existe.

“ L’amour est la Joie accompagnée de l’idée d’une cause extérieure. ”

Éthique

La Joie¹ est au cœur de la philosophie spinozienne et du système spinoziste². Elle est, avec son contraire : la Tristesse (c’est le choix de Spinoza de définir la Tristesse comme contraire métaphysique de la Joie, et non la souffrance), l’affect majeur et central dont tous les autres dérivent.

L’extrait choisi permet de mieux comprendre la démarche spinozienne : il pose, par postulat, la Joie comme « affect suprême », comme le taoïsme parle du *ming*, l’hindouisme du *moksha*, le kabbalisme du *dévêqout*, le zen du *satori* ou le bouddhisme du *nirvana*. Il faut donc que les autres affects en découlent par différenciation. L’amour est un affect positif ; c’est Spinoza qui le pose ainsi, quoique d’autres philosophes – comme Schopenhauer – y ont plutôt vu un travers négatif. Puisque l’amour est un affect et qu’il est positif, il est donc une forme de Joie et non de Tristesse. Qu’est-ce qui distingue l’amour des autres affects positifs ? Il est amour de quelque chose qui est extérieur à soi. L’amour n’est pas, pour Spinoza, à l’inverse de certains mystiques chrétiens qui en font un état de l’âme sans objet, dissociable de l’objet sur lequel il porte. L’amour est donc une Joie dont la « cause » est extérieure au sujet.

Le mot « amour » est devenu ambigu depuis que le christianisme, surtout, en a étendu le sens jusqu’à la démesure pour en faire le centre de son dispositif. Originellement, l’amour ne concerne que l’amour conjugal entre homme et femme où, selon la lexicologie grecque, il prend forme, simultanément ou successivement d’Éros (amour charnel), de *Philia* (amour amiteux) et d’*Agapè* (amour spirituel). Dans la

1. Selon mon habitude, j’affuble d’une majuscule les concepts métaphysiques (car la Joie, dans le système spinoziste est bien plus qu’un simple ressenti joyeux ou jubilatoire) qui forment le cœur de la doctrine de notre philosophe.

2. « Spinozien » est l’adjectif qui se rapporte à la personne de Baruch Spinoza, alors que « spinoziste » est relatif à sa doctrine : le spinozisme.

suite, nous verrons que Spinoza revient souvent sur ce sens restreint qui lui permet quelques piques contre les femmes ou le mariage.

Avec le christianisme, la notion d'amour se généralise et tend à absorber tout ce qui, avant, avait d'autres noms : amitié, camaraderie, compassion, charité, fusion, extase, sympathie, syntonie, résonance, harmonie, connivence, complicité, et tant d'autres.

À mon sens, cette extension est abusive et ne clarifie rien ; tout au contraire. Spinoza aura d'ailleurs à en débattre puisqu'il se doit de spécifier, dans une autre sentence, que Dieu n'aime pas l'homme parce que la notion d'amour du Tout vers la partie n'a aucun sens. Dieu aime Dieu et rien d'autre. Mais l'homme, lui, peut et doit aimer Dieu, ou, plutôt, il est incapable de haïr Dieu.

“ En quoi consiste notre salut, ou béatitude, ou Liberté : dans l’Amour constant et éternel envers Dieu. ”

Éthique

Spinoza a posé l’amour comme une Joie dont la cause est extérieure au sujet aimant ou amoureux. Il pousse alors les feux et hisse l’amour à son plus haut niveau au point de devoir lui donner une majuscule tant son objet est le plus digne d’amour : Dieu, c’est-à-dire, selon les mots d’Aristote, le « moteur immobile » immanent qui fait se mouvoir tout ce qui existe.

Aimer Dieu, dit Spinoza, est la voie du salut qui est synonyme de béatitude (la joie suprême semblable à l’extase) et de liberté (puisque l’homme n’est libre que s’il participe à la liberté divine par fusion avec le divin). Lorsque cet Amour est constant, qu’il est devenu autre chose qu’un éclair mystique incandescent mais furtif, alors l’âme atteint le niveau suprême et permanent d’extase, de béatitude et de liberté.

Comprenons bien que la non-liberté vient du rapport de soi avec le monde alentour qui oppose ses résistances, obstacles et contraintes à la réalisation de nos intentions et que, si le soi rejoint pour s’y dissoudre le Tout qui est Dieu (panthéisme), il n’y a plus rien d’extérieur, il n’y a plus donc de contraintes et la liberté est absolue, mais elle est celle du Tout, celle de Dieu qui est celle de se soumettre à ses propres lois.

La notion de « Salut » est au centre de la doctrine chrétienne. Que pouvait donc bien signifier l’idée de Salut pour le Juif que Spinoza fut et resta toute sa vie ?

Il use de cette notion car il a l’ambition que ses livres majeurs soient lus par le plus grand nombre. Il les écrit en latin à cette fin. Et il sait donc qu’il s’adresse, majoritairement, à des chrétiens. Il parle donc leur langage. Il parle de Salut, mais s’empresse d’en donner une tout autre signification que celle de « gagner son paradis par la vertu, l’obéissance,

l'abnégation et les épreuves rédemptrices ». Il s'empresse de transformer « salut » en « béatitude » (non seulement céleste, mais immédiate par la Joie) et en « liberté ».

Être sauvé, c'est être libre et joyeux.

On est là loin de la sotériologie chrétienne. Et comme il n'y a pas de sotériologie juive, Spinoza est tranquille... Car il n'existe pas de sotériologie juive. Jusqu'à la destruction du Temple, l'orthodoxie juive récusait fermement toute croyance en l'immortalité de l'âme personnelle, en toute vie après la mort, en la résurrection des morts et toutes ces fables importées, dans le judaïsme, par le pharisaïsme rabbinique.

“ La béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu elle-même. ”

Éthique

Spinoza se révolte, ici, contre cette idée, aussi rabbinique que chrétienne, de la récompense qui pose que la béatitude récompense le bien que l'on a fait. C'est la doctrine sotériologique¹ de la rétribution. Spinoza s'insurge en se rappelant un texte du *Pirqey Abot* (« Traité des Pères ») inclus dans la *Mishnah*², qui dit ceci, au troisième verset : « Antigone de Soko, disciple de Siméon le Juste, disait : Ne soyez pas comme des serviteurs qui servent leur maître en vue du salaire ; mais soyez comme des serviteurs qui servent leur maître sans attendre aucune rémunération, et soyez pénétrés de la crainte de Dieu. » Le mot traduit ici par « crainte » évoque plutôt l'humilité que la terreur.

Spinoza, parce qu'il a suivi assidûment, jusqu'à ses dix-huit ans, les leçons de l'école juive (*Talmud Torah* et *Yéshivah*) connaissait parfaitement ce texte. Il rejette ainsi catégoriquement la théorie de la rétribution du Bien. Il fait un pas de plus : la béatitude n'est pas une récompense, elle est la vertu même (en latin *virtus*, qui désigne le courage, la force, le potentiel). La béatitude n'est pas au bout du chemin, elle est ce chemin même, celui de la vie sainte ; elle est à la fois volonté et état d'esprit ou d'âme ; la Joie ne se reçoit pas, elle se construit.

Qu'est-ce que la béatitude ? La théologie chrétienne en a fait le nom de l'extase permanente de l'âme immortelle vivant dans la contemplation et la proximité de Dieu dans le monde céleste. Spinoza ne rumine pas à cette mangeoire-là. Pour lui, il n'y a pas de monde céleste séparé du

1. La sotériologie est la branche de la philosophie et de la théologie qui étudie l'idée du « salut » et de ses modalités.

2. La *Mishnah* juive est un commentaire halakhique (légal) à caractère normatif, visant les modalités de la mise en pratique des 613 *mitzwot* (« recommandations ») qui sont éparses dans la Torah et qui forgent l'éthique, le comportement et la vie quotidienne des Juifs observants. Les commentaires et discussions des prescriptions de la *Mishnah* forment la *Guémara* (qui a pris, historiquement deux colorations : l'une, courte dite de Jérusalem, l'autre bien plus longue, dite de Babylone). L'ensemble de la *Mishnah* et d'une *Guémara* forment un *Talmud*.

monde terrestre. Pour lui, l'immortalité de l'âme personnelle n'a aucun sens – même si, on le verra, il pense qu'une part de l'esprit qui est en l'homme le reflet de l'Esprit divin a une essence éternelle.

Si béatitude il doit y avoir – et il y a –, elle surgit ici et maintenant, dans ce monde-ci (il n'y en a d'ailleurs aucun autre), bien terrestre, bien matériel, bien charnel, bien naturel.

La béatitude, alors, dans sa bouche et sous sa plume, prend un tour qui s'éloigne à toute allure du sens chrétien. Elle indique une perfection spirituelle atteinte, une mise radicale en harmonie de la Vie cosmique et de la vie humaine, une adéquation profonde de chaque geste, de chaque parole, de chaque pensée avec l'accomplissement du réel tel qu'il est.

Il me semble que se dessine une similitude claire, chez Spinoza, entre béatitude et joie permanente.

“ Je me décidai en fin de compte à rechercher quelque chose enfin dont la découverte et l’acquisition me procureraient pour l’éternité la jouissance d’une joie suprême et incessante. ”

Éthique

Citation un peu longue – le lecteur, après le metteur en page, m’en excusera. Mais elle ne pouvait être raccourcie ou coupée. Par elle, qui débute l’*Éthique*, Spinoza suit la démarche cartésienne et recherche le point d’appui sûr et indiscutable sur lequel poser le levier de sa pensée afin de soulever l’immense poids d’ignorance et d’inconnu qui écrase l’humanité.

Pour Descartes, ce fut le trop connu et très incongru : « Je pense donc je suis » (qu’il eût été plus judicieux de remplacer par « Il y a pensée, donc il y a existence » où eût été éliminé ce « je » narcissique et prétentier qui jette le discrédit sur toute la démarche cartésienne). Spinoza ne tombera pas dans ce piège (nous le verrons). Mais il nous confie autre chose : son but. Il veut atteindre « une joie suprême et incessante ».

Spinoza est le philosophe de la Joie. Il pose la Joie comme fondement de toute son anthropologie, de toute sa cosmologie, même : la Joie est le ferment de la logique universelle. Chaque chose, chaque être vise l’accomplissement de soi afin de vivre dans la Joie qui est le symptôme et la conséquence automatique de cette progression accomplissante.

“ L’Esprit humain a une connaissance adéquate de l’essence éternelle et infinie de Dieu. ”

Éthique

Pour Spinoza, Dieu n’est pas l’Inconnu absolu, l’Inconnaissable radical. Spinoza récuse l’apophatisme des théologies négatives qui posent que : « sur Dieu, il n’y a rien à dire puisque Dieu est l’Inconnaissable absolu ».

Spinoza s’insurge. Il ne peut supporter ce dualisme radical qui sépare Dieu et le monde. Il récuse – et accuse – radicalement le monothéisme et tous les théismes qui font de Dieu une « personne » extérieure au monde, procédant d’une nature autre et étrangère à celle du monde.

Pour lui, Dieu est dans le monde. Comme nous, les hommes. Nous procédons de Dieu comme Dieu procède de nous. Nous sommes Lui et Il est nous.

Et, en conséquence, ce que nous connaissons vraiment de Lui ne peut qu’être vrai, puisque nous sommes Lui et que nous pouvons nous connaître nous-mêmes.

Ce qu’est Dieu (son « essence éternelle et infinie »), nous pouvons le connaître en hissant notre esprit jusqu’à son Esprit, en élevant notre intelligence jusqu’à son essence qui est totalement en nous.

Que voilà un propos kabbalistique que ne récuserait aucun mystique authentique, quels que soient son lieu, son époque, sa tradition, son école.

“ L’ordre et la connexion des idées est le même que l’ordre et la connexion des choses. ”

Éthique

Spinoza, dans cette petite phrase, fonde une épistémologie particulière, tout opposée à celle de Kant. Au fond, elle met face à face le monisme spinozien et le dualisme des idéalistes (Descartes, Kant, Husserl). Comprendons l’enjeu de l’épistémologie comme réponse à la première question de Kant (celle dont traite sa *Critique de la raison pure*) : que puis-je connaître ? L’épistémologie est la branche de la philosophie qui traite de la valeur et de la validité des connaissances humaines : que pouvons-nous connaître « vraiment » ?

Les philosophes idéalistes et dualistes (la grande majorité des penseurs européens, donc) opposent sujet (celui qui pense) et objet (ce qui est pensé), phénomènes (les manifestations et apparences perçues par le sujet) et noumènes (ce que l’objet est en soi, sa propre vérité intrinsèque). De ces oppositions, le criticisme kantien conclut que toute connaissance est relative, partielle et partiale et que l’homme est condamné à ne rien connaître de certain. Spinoza récuse et dit, fidèlement à son monisme : sujet et objet ne sont que deux manifestations relatives d’un même Tout cohérent et logique. Ils participent de la même logique, comme le phénomène qui exprime et le noumène qui imprime ne sont que les deux faces complémentaires de la même et unique réalité.

Notre mental est issu, par émergence, du réel cosmique, de la Nature (et de Dieu, par conséquent) ; il participe ainsi totalement de sa logique, de son *Logos*. L’homme peut donc entrer en résonance avec la réalité du réel et en tirer des connaissances adéquates.

Mais il y a à cela deux conditions.

La première est qu'il sache clairement que l'instrument de cette connaissance adéquate est son intuition et non sa raison, la raison ne venant que formaliser, valider, étayer, rigorer une connaissance obtenue par ailleurs.

La seconde est de bien comprendre que le mental humain a émergé de la Vie non pour « connaître » mais pour aider la Vie à survivre ; la pensée n'est donc pas un instrument de connaissance, mais de survie par l'anticipation des dangers du monde. Les sens, de même, ne fournissent au mental que les informations venant du monde concerné par ces dangers.

Aussi aboutit-on à revoir l'idée de connaissance en se défiant autant du rationalisme que de l'empirisme, et en développant un intuitionnisme qui favorise toutes les approches holistiques et résonantiques du réel.

Cette épistémologie-là reste, à ma connaissance, totalement à penser.

“ Le bien suprême de l’Esprit est la connaissance de Dieu ; et la vertu suprême de l’Esprit est de connaître Dieu. ”

Éthique

Pour Spinoza, l’Esprit est intelligence (*mens* en latin et non *spiritus*). Et le propre de l’intelligence est de chercher la connaissance. À son plus haut niveau, l’Esprit cherche donc la connaissance suprême qui est la connaissance de Dieu, concept suprême au cœur du Tout qui est la Nature.

En atteignant la connaissance de Dieu, l’Esprit s’accomplit en plénitude et atteint sa perfection (au sens que Spinoza donne à cette notion – cf. notre prologue). Cette connaissance suprême qu’il veut atteindre est ainsi, pour lui, le Bien suprême. En écrivant cela, Spinoza fait un bon clin d’œil à Platon chez qui, au centre de son monde des Idées, trône l’Idée suprême du Bien dont toutes les autres Idées procèdent.

Connaître Dieu est, pour l’Esprit, le souverain Bien. S’il connaît Dieu, il connaît tout puisque Dieu est Tout (panthéisme) et que tout est en Dieu (panenthéisme). Qui plus est, l’effort que fait l’Esprit pour connaître Dieu est son *conatus* à lui et devient sa vertu (sa capacité, sa potentialité, son aptitude) suprême.

Tout se tient et profitons-en pour constater le souci permanent qu’a Spinoza de rigueur, de logique, de cohérence pour son système construit « selon l’ordre géométrique » comme l’affirme la page de garde de son *Éthique*.

Que signifie « connaître Dieu » ? Einstein, comme beaucoup de grands physiciens théoriciens de haut vol, a parlé, très métaphoriquement, et souvent en référence à Spinoza et au spinozisme, de « connaître ou comprendre la pensée de Dieu ». Qu’est-ce que cela signifie ?

La science – et la métaphysique qui la complète – part d’une observation certes floue et intuitive, mais pertinente : le réel est cohésif (tout tient ensemble, tout interagit avec tout, tout est interdépendant de tout) et cohérent (tout évolue avec tout, tout converge avec tout, tout se combine avec tout).

On pourrait appeler cela la « consistance universelle ». Les Grecs, fort à propos, avaient parlé d’un Tout (*Pan*) qui évolue du désordre (*Chaos*) vers de l’ordre (*Kosmos*) et de la mission de la philosophie qui était de décrypter la logique globale (*Logos*) qui organise cette évolution.

Et voilà bien ce que nos physiciens appellent la « pensée de Dieu » : le *Logos* cosmique.

Connaître ce *Logos*, c’est entrer de plain-pied dans cette logique évolutive et se mettre parfaitement en phase avec elle.

Pour l’Esprit, c’est la Joie suprême. Et, dit Spinoza, l’Esprit en est capable puisqu’il a la « vertu » de connaître Dieu.

“ L'Esprit s'efforce de persévérer dans son être pour une durée indéfinie, et il est conscient de son effort. ”

Éthique

Comme dit déjà dans le prologue, Spinoza est fasciné par l'idée de l'Esprit ; il tente de fonder, quelque deux cent cinquante ans avant les premiers psychologues modernes, une science de l'esprit, une psychologie au sens étymologique et propre, loin des errements psychanalytiques et psychothérapeutiques que nous connaissons.

Que dit-il ?

Que « l'Esprit s'efforce de persévérer dans son être » : c'est-à-dire que l'Esprit, comme tout ce qui existe, est habité par un *conatus* (« effort », en latin) qui lui est propre et qui tend à le faire s'accomplir en plénitude. Cet accomplissement plein correspond à la connaissance de Dieu, on l'a vu.

Que cet effort persévère « pour une durée indéfinie » : c'est-à-dire que la connaissance absolue, la gnose donc, la connaissance suprême de Dieu, surviendra quand elle veut, de façon imprévisible et indéfinie, parfois subite, parfois longue à apprivoiser.

Que l'Esprit « est conscient de cet effort » : l'Esprit est conscience de soi, conscience de lui-même, il sait qu'il pense et qu'il persévère vers la connaissance suprême ; même s'il ne sait pas, ni pourquoi, ni comment, il sait qu'il sait qu'il pense. C'est bien cela la conscience.

L'Esprit cherche à s'accomplir, à aller au bout de lui-même, à épuiser tous ses possibles. Comme la Vie. Et l'on peut constater qu'elle n'y a pas été de main morte, que son imagination est délirante, que toutes ses inventions de formes et de processus, parfois totalement magiques et abracadabrantesques, foisonnent de partout. Comment imaginer que

la Nature puisse inventer un œil, ou une cellule d'amibe, ou un pied de cheval, ou la régénération intégrale, à l'identique, d'un bras de salamandre coupé et perdu.

Que penser et attendre, alors, de l'accomplissement de tous les possibles de l'Esprit ? De ce passage, dont l'homme est le pivot, entre le biotique et la noétique ?

L'accomplissement de l'Esprit n'en est qu'à ses tout débuts, à ses balbutiements. L'Esprit, latent jusque-là, mais déjà possible dès l'origine, commence seulement à s'actualiser peu à peu (du moins sur cette Terre). Et déjà, il fait merveille : arts, sciences, philosophies, religions, technologies, etc., chacune portant ses miracles et ses poisons, comme les plantes médicinales, comme tout le reste...

L'aventure de l'Esprit ne fait que commencer... À la condition que les troupes des animaux humains ne gâchent pas tout.

“ Ce n’est pas parce que nous jugeons qu’une chose est bonne que nous la désirons, mais c’est parce que nous la désirons que nous la jugeons bonne. ”

Éthique

De la relativité des jugements... Spinoza analyse le rapport étroit entre jugement et désir. Est-ce ce qui est bon qui est désirable ? Ou est-ce ce qui est désiré qui est bon ?

On pressent bien que derrière ce jeu se cache quelque chose de plus profond : l’absoluité ou la relativité du « bon ». Si c’est ce qui est bon qui est jugé désirable, cela signifie que le « bon » est bon en soi, qu’on le désire ou non.

En revanche, si c’est ce qui est désirable qui est jugé bon, cela signifie donc que le « bon » est un caractère subordonné au fait que la chose soit désirée ou non.

Évidemment Spinoza rejette l’absoluité du « bon » et l’assujettit fermement au désir que l’on a. C’est le désir qui fait le jugement, et non l’inverse.

De même, on pourrait paraphraser : « Ce n’est pas parce qu’une chose est vraie que nous y croyons, mais c’est parce que nous y croyons que nous la jugeons vraie. »

Nos vérités humaines ne seraient-elles que des croyances, des illusions, des fantasmes, des superstitions ? Scepticisme radical ! Peut-il y avoir un critère de vérité autre que celui de nos croyances ? Peut-on sortir l’idée de vérité de la seule subjectivité du sujet ?

L’enjeu de la réponse est d’importance car si elle est strictement négative, cela signifie que toute culture humaine n’est qu’un autisme radi-

cal, une schizophrénie absolue n'ayant aucun lien, aucun rapport avec le réel.

Comment sortir de l'aporie de la « vérité » ? Comment éviter de tomber dans les pièges verbeux et stériles de la philosophie analytique ?

À la question : qu'est-ce qui est vrai ? bien des réponses ont été données : ce qui a été révélé par Dieu, ce qui a été prouvé par l'expérience, ce qui a été déduit logiquement par la raison, ce qui a été ressenti intensément par l'intuition, ce qui rend tous les hommes d'accord, ce qui est efficace, ce qui est utile, ce qui fait plaisir, ce qui plaît au maître... On peut ainsi imaginer des kyrielles de critères de vérité, que l'on pourra, ensuite, articuler entre eux.

Ce foisonnement, à lui seul, démontre l'inanité de la question de la vérité. La notion de vérité est une aporie. Elle est une impasse auto-référente : la vérité est ce qui est vrai.

Il faut donc, avec Spinoza, parler d'autre chose que de vérité pour valider – ne fût-ce que temporairement – une idée : l'accomplissement qu'elle permet et la joie qu'elle suscite dans sa mise en œuvre.

“ Le désir qui naît de la Joie est plus fort, toutes choses égales d’ailleurs, que le désir qui naît de la Tristesse. ”

Éthique

Spinoza fait, ici, la différence entre le désir, direct et positif, qui est « pour » et le désir, indirect et négatif, qui est « contre ». Le désir pour la Joie est plus fort que le désir contre la Tristesse.

Le désir « pour » libère alors que le désir « contre » aliène. Comprendons cela bien, car on retrouve cette même logique en matière d’identité ou de militance, par exemple : se définir « pour » est plus fort et plus durable que se définir « contre ». De même, militer « pour » est infiniment plus puissant que militer « contre ».

Pourquoi ?

Prenons l’exemple de la militance écologique tellement au cœur des enjeux de notre époque folle. On comprend immédiatement que militer « pour une vie plus saine, plus simple et plus joyeuse » ouvre infiniment plus de possibles et de richesses de vie que militer « contre l’énergie nucléaire ». Il ne s’agit pas, ici, de discuter des avantages ou des inconvénients de l’énergie nucléaire, il s’agit de bien voir que le positif ouvre un éventail de possibles et un spectre d’actions incroyablement plus large et plus durable que le négatif qui est aussi relatif et éphémère que sa cible même.

Deuxième partie

Dieu

“ Notre Esprit est une partie de l'intellect infini de Dieu en tant qu'il perçoit les choses véritablement. ”

Éthique

Constatons d'abord l'équivalence, déjà notée, entre Esprit et intellect c'est-à-dire capacité de percevoir et de concevoir pour comprendre et assumer. Spinoza, ailleurs, pose l'intellect comme sensibilité capable de percevoir les messages, comme entendement, capacité à créer des concepts, et comme raison, capacité à organiser et agencer des concepts.

Lorsque Spinoza dit que « notre Esprit est une partie de l'intellect infini de Dieu », il confirme bien que l'esprit humain n'est pas face à Dieu, mais en Dieu, qu'il y participe autant qu'il en participe. L'homme, s'il persévère dans son *conatus*, s'il avance loin sur son chemin de perfectionnement et d'accomplissement, peut se rapprocher de la gnose suprême. Il peut connaître Dieu puisqu'il participe, en esprit, de l'intellect divin qui, lui, évidemment, connaît Dieu parfaitement puisqu'il est Dieu pensant Dieu, Dieu infiniment conscient de Dieu.

Et Spinoza d'en tirer la conclusion nécessaire : l'Esprit, parce qu'il participe pleinement de l'intellect divin qui connaît et comprend tout, peut percevoir tout ce qui existe dans sa réalité, dans sa vérité et dans son authenticité nouménale.

S'il avait lu Spinoza – ce qui est peu probable – Kant en aurait produit... bien des cheveux gris sous sa perruque.

“ Il n’y a rien de contingent dans la nature des choses ; elles sont au contraire déterminées par la nécessité de la nature divine à exister et à opérer d’une manière certaine. ”

Éthique

Spinoza, tout au long de son œuvre, milite, en même temps, pour un déterminisme absolu et pour une liberté radicale. Contradiction ? Ce serait mal connaître Spinoza que de croire qu’il puisse exister une faille dans la cohérence compacte de sa pensée.

Lorsque Spinoza parle de – et plaide pour – une liberté radicale (qu’il assimile à la perfection de soi, et à la parfaite connaissance et au parfait amour de Dieu), il parle de cette liberté qui s’offre lorsque l’esprit a rejoint l’Esprit, lorsque l’homme est devenu Dieu, lorsque l’homme a atteint le degré suprême de la connaissance et que son esprit est devenu l’Esprit de Dieu, lorsque la conscience est devenue conscience du Tout pour lequel plus rien d’extérieur et de contraignant n’existe plus, ne peut plus exister.

En, revanche, il y a déterminisme et absence de toute contingence lorsqu’on considère un être particulier et singulier dans sa finitude et dans sa relativité, emprisonné qu’il est dans le champ des contraintes que le Tout exerce sur lui.

L’homme ne peut se libérer des contraintes déterminantes qu’en devenant Dieu.

Depuis longtemps le dilemme est posé en philosophie : déterminisme ou liberté ?

Il y a les thèses de la liberté radicale qui, comme Descartes, lient la liberté de l'homme à la nature surnaturelle de son âme divine – le reste de la Nature étant soumis à un déterminisme mécaniste et strict –, ou qui, comme Sartre et les existentialistes athées, nient tout sens et tout ordre dans le réel.

Et il y a les thèses du déterminisme radical qui, comme Laplace et la plupart des scientifiques, positivistes, matérialistes ou scientifiques modernes, postulent l'inexistence du moindre choix dans le monde dès lors que la pichenette initiale a été donnée et que tout le reste en découle mécaniquement.

La question n'est peut-être pas : déterminisme *ou* liberté ? mais déterminisme *et* liberté ? Avec un *et* qui n'est pas l'entourloupe cartésienne du dualisme ontique et de la coexistence de deux mondes de natures différentes.

Passons par les mathématiques : dès qu'une équation quitte la rudimentarité des équations linéaires des premiers ordres et degrés, elle admet plusieurs solutions, voire de nombreuses solutions, voire une infinité de solutions. Le déterminisme équationnel engendre alors un indéterminisme solutionnel...

“ Les hommes se trompent en ce qu’ils se croient libres et cette opinion consiste en cela seul qu’ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes qui les déterminent. ”

Éthique

Pour l’homme « normal » qui n’a pas encore atteint la sagesse et la sainteté de la gnose intégrale, qui n’est donc pas encore devenu Dieu, le libre arbitre est un leurre. Il est le symptôme flagrant de l’ignorance où l’on est, des causes déterminantes de tout geste.

On sent ici un philosophe qui a scrupuleusement étudié le mécanicisme radical de René Descartes.

Ce mécanicisme radical sera formalisé par Newton et fondera toute la science physique classique qui perdure, majoritairement, jusqu’à nos jours.

Les lois de l’univers (qui sont les lois de l’Esprit de Dieu auxquelles Dieu lui-même se soumet) s’appliquent partout (ce qui est vrai) et déterminent tout (ce qui est faux, mais Spinoza ne pouvait connaître l’ampleur des développements de la physique complexe actuelle et les multiples indéterminations qui en jaillissent).

Mais quittons ces hautes sphères de la cosmologie et de la métaphysique, et plaçons-nous, avec Spinoza, à hauteur de l’homme de la rue. Il appert alors clairement que la plupart des comportements humains sont déterminés soit par l’instinct animal, soit par la pression du monde et des autres.

La tentation est grande, pour la deuxième fois, de paraphraser une citation déjà vue : « Ce n’est pas parce que nous voyons un homme agir que

nous le croyons libre, mais c'est parce que nous croyons l'homme libre que nous le voyons agir. »

Si nous ne croyions pas à la liberté de l'homme, nous ne le verrions pas agir car nous verrions, alors, derrière chaque action, la chaîne infinie des causes, des convergences et des coïncidences, mais point de liberté humaine.

Au fond, la liberté comme la vertu ou la vérité n'existent que dans l'exacte mesure où nous y croyons, que parce que nous y croyons... ou parce que nous faisons semblant d'y croire.

Ce que Spinoza ne fait pas !

Pour lui, toutes ces apories sont de faux problèmes : de grands mots lancés en pâture aux esprits épris d'abstractions et de ratiocinations philosophiques.

Le seul problème, pour Spinoza... et pour chacun d'entre nous, c'est de vivre bien. Et chacun mettra, dans ce qualificatif « bien », ce qu'il pourra sinon ce qu'il voudra.

C'est ce « bien » que Spinoza entend découvrir et décrypter.

“ Par Dieu, j’entends un étant absolument infini, c’est-à-dire une substance consistant en une infinité d’attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. ”

Éthique

Définir Dieu est une gageure. Spinoza l’ose, cependant. Mais il l’ose comme concept abstrait : il pose cette définition qui ne souffre aucune discussion puisqu’elle ne se réfère à aucune autre conception ou représentation. Il la pose comme axiome. Voyons-en les éléments...

- Dieu est un « étant » : il existe dans le réel ; l’existence réelle est un de ses attributs sans qu’il soit fait référence à quelque essence que ce soit : il s’agit donc d’un Dieu existentiel.
- « Absolument infini » : il n’a aucune limite.
- « Une substance » : selon un axiome qui précède celui-ci, Spinoza définit une substance comme un étant qui n’a besoin d’aucun autre étant pour être conçu, un étant autoréférentiel ;
- « Une infinité d’attributs » : Dieu possède tous les attributs de tout ce qui existe, ainsi, tout ce qui existe est forcément en lui (panenthéisme) ;
- Chacun des attributs de Dieu « exprime une essence éternelle et infinie » : les essences sont des attributs de l’existence : l’existence prime l’essence (Spinoza invente l’existentialisme).

« Dieu existe » – son exact contraire formel : « Dieu n’existe pas » – est la phrase la plus difficile et la plus creuse de toute l’histoire de la pensée et de la philosophie. Elle ne prend éventuellement sens qu’après qu’aient été définis « Dieu » et « exister ». Or Dieu n’est qu’un mot, une étiquette

en quête de bouteille où se coller ; un symbole pur, un signifiant allégé de tout signifié.

De même « exister » : que signifie qu'une chose existe ? Si une chose existe, est-ce parce que je peux la toucher, la sentir, l'entendre, la voir... ? Est-ce parce que je peux la penser, la rêver, l'imaginer, l'aimer... ?

« Dieu existe » est aussi vide que le très cartésien « Je pense ».

Passons outre l'aporie, non pas en tentant, comme Spinoza, des définitions certes rigoureuses, mais forcément artificielles, noyées parmi des milliards d'autres définitions possibles et tout aussi légitimes.

Dépassons les impasses du langage et de nous ramener dans la Vie.

- Dieu : ce qui fait que ma vie est incluse dans *la* Vie.
- Exister : ce qui influe sur ma vie.
- Dieu existe : je vis ma vie au sein d'une Vie plus large qui l'englobe et qui influe sur elle.

Ici, le mot Dieu éveille un vaste champ de représentations liées à la vision dite judéo-chrétienne du Divin. On voit le Dieu des monothéismes, ce Dieu dont Spinoza ne veut pas et que Nietzsche a déclaré mort.

Mais il est bien d'autres conceptions de Dieu, que ce soit dans la philosophie grecque, la mystique hindoue ou la pensée chinoise.

Le judaïsme connaît aussi bien des idées du Dieu du *Tanakh*. Ce Dieu y est terriblement multiple : il y a les *Elohim* (pluriel de *Eloah* qui signifie « déité »), il y a *YHWH* dont le nom ineffable, dérivé du verbe *HYH* (« devenir, advenir ») signifie le Devenant, il y a aussi *El-Elyon*, le Dieu d'en-haut, ou *El-Shaday*, le Dieu des champs et des diables, ou *El-Tzébaot*, le Dieu des multitudes, ou *Adonai*, le Dieu-Seigneur. Et puis, au-dessus de tous ces Dieux (le judaïsme originel n'était pas un monothéisme et le kabbalisme qui le prolonge ne l'est toujours pas), la Kabbale place *Eyn-Sof*, l'illimité, l'infini, l'indéterminé... C'est lui le Dieu de Spinoza !

“ La volonté de Dieu, cet asile de l'ignorance. ”

Traité théologico-politique

Dieu ne veut rien. Croire que Dieu veut n'est que l'expression de l'ignorance où l'on est, des causes des phénomènes. Dire : « Dieu le veut ! » équivaut à dire « J'ignore quelle en est la cause. »

Mais, en réalité, Dieu ne veut rien ; il n'y a pas de volonté divine. Dieu ne veut pas, Dieu est et devient en suivant son propre *conatus*, en suivant sa propre logique, en toute liberté.

Car vouloir aliène. Schopenhauer dira pareil. Nietzsche niera : « Vouloir libère. » Immense débat.

Le vouloir est-il la conséquence mécanique d'un inaccomplissement qui restreint et aliène (c'est la version spinozienne et schopenhauerienne) ou, au contraire, le vouloir est-il le moteur désirable de l'accomplissement qui permet de s'échapper de la prison des inaccomplissements (c'est la version nietzschéenne) ?

Au fond, ce débat pourrait être oiseux (chou vert et vert chou, verre à moitié plein ou à moitié vide), s'il ne posait le problème en termes d'optimisme (Nietzsche) ou de pessimisme (Schopenhauer et, peut-être, Spinoza).

La volonté est-elle volonté « pour » (optimisme) ou volonté « contre » (pessimisme) ? Volonté vers la Joie ou volonté contre la Tristesse ?

L'opiomanie du peuple dont parlent Marx et Freud ne se nomme pas religion, mais bien espérance. La religion, comme la révolution ou la psychanalyse, est une espérance parmi d'autres, qui laisse croire, fallacieusement, que l'on pourrait vivre une autre vie que la sienne.

Ce fut longtemps le « fonds de commerce » des religions que de vendre de l'espérance. On pourrait d'ailleurs inverser la proposition et définir tout pourvoyeur d'espérances comme étant une religion.

Le communisme ou le socialisme, ainsi que toutes les autres utopies, répondent parfaitement à cette double définition d'être des pourvoyeurs d'espérance et des institutions religieuses (avec clergés, prophètes, martyrs, lieux de culte, textes sacrés, rituels, etc.).

Mais d'où vient donc cette soif d'espérance qui alimente, depuis des millénaires, toutes les charlataneries idéologiques, toutes les supercheres bonimentieuses ?

Ce problème est sans doute le plus profond et le plus aigu en notre époque de grande désespérance populaire.

Le besoin d'espérance n'est que le reflet du refus du réel tel qu'il est et de l'incapacité à s'y frayer un chemin de joie. Telles sont les deux sources de ce besoin puéril d'espérance : le refus et l'inaptitude face au réel ! La peur et la faiblesse, en somme...

“ L'Esprit humain a une connaissance adéquate de l'essence éternelle et infinie de Dieu. ”

Éthique

Rappelons une idée précédente : Dieu est un étant qui possède, infiniment et éternellement, tous les attributs possibles, chacun devenant une essence en lui, c'est-à-dire une capacité à exister. Toute essence, au sens métaphysique, est une possibilité latente qui attend de venir à l'existence (Platon dirait une Idée). Donc, lorsque l'on parle de l'essence de Dieu, on parle d'une latence, d'un possible pour ce Dieu en devenir qui s'accomplit dans le monde. De plus, comme Dieu possède tous les attributs et contient donc toutes les essences, l'essence de Dieu est, précisément, l'ensemble de toutes ces essences qu'il contient. Autrement dit, plus simplement, Dieu est le siège infini et éternel de tous les possibles du monde.

Et, ajoute Baruch Spinoza, l'esprit humain, parce qu'il participe de l'Esprit divin, peut atteindre à la connaissance de tous ces possibles du monde. Il atteint alors la clairvoyance.

Cela rappelle l'exclamation extraordinaire d'Albert Einstein « Je veux connaître les pensées de Dieu : tout le reste n'est que détails. » On comprendra ainsi combien Einstein était spinoziste, au point qu'ailleurs il déclara qu'il croyait en Dieu à condition que ce fût celui de Spinoza.

“ Dieu, à proprement parler, n’aime ni ne hait personne. ”

Traité théologico-politique

Que voilà une attaque en règle contre le dogme chrétien de l’amour divin ! Le christianisme affirme que Dieu aime les hommes et que, par amour des hommes, il envoya son Fils sous les traits de Jésus le nazaréen (le Nazir, celui qui a fait vœu de se consacrer à Dieu, n’a rien à voir avec le village de Nazareth... qui n’existait pas du temps de Jésus) pour rédimer les hommes et leurs fautes.

L’amour de Dieu est central pour la théologie chrétienne.

Ici, Spinoza dit : Dieu n’aime ni ne hait. Il n’y a donc pas d’amour divin et toute la théologie et la sotériologie chrétienne s’effondrent.

Comment Spinoza peut-il oser affirmer une pareille chose que les chrétiens ne pourront jamais ni accepter ni lui pardonner ? Tout simplement en se référant à la définition qu’il donne de l’amour en tant que joie tournée vers un objet autre que lui-même. Rien n’est autre que Dieu puisque Dieu est tout en tout. Il n’existe donc aucun objet d’amour hors de lui. Donc, il ne peut aimer, par définition même de l’amour. CQFD.

A contrario, on comprend mieux pourquoi le christianisme ne peut pas accepter quelque posture moniste que ce soit et doit se battre, bec et ongles, pour préserver son dualisme ontologique, sinon c’est toute sa théologie de l’amour et de la rédemption qui file en quenouille.

“ Nul ne peut avoir Dieu en haine. ”

Traité théologico-politique

Haïr Dieu ? Quelle idée saugrenue... La question est : que signifie ce « peut » ? Est-ce pouvoir au sens de « avoir la permission de » ? Ou est-ce pouvoir au sens d'« être capable de » ?

Nul n'a la permission d'avoir Dieu en haine ? Permission de qui ? De Dieu ? Des autres ? Le Dieu de Spinoza n'est pas un dieu législateur qui édicte des devoirs ou des interdits. Quant aux autres... qu'importe leur avis.

Donc : nul n'a la possibilité ou la capacité d'avoir Dieu en haine... Dieu est tout en tout, Dieu est donc moi en moi. Haïr Dieu serait donc me haïr moi-même. Cela s'est déjà vu, non ? Non. Car celui qui se hait lui-même ne peut que haïr l'image qu'il a de lui-même. Or Dieu en moi n'est pas l'image que j'ai de moi, il est, au contraire, ma plus profonde et authentique vérité et réalité. Il est, en moi, ce que j'ignore le plus de moi-même. Et je ne peux pas haïr ce que je ne connais pas, ce que j'ignore.

Mais peut-on oser la réciproque ? Est-il possible de dire : nul ne peut avoir Dieu en amour ? L'homme peut-il aimer Dieu ? On sait déjà que Dieu ne peut ni aimer, ni haïr personne. Soit. Mais à l'inverse ? Comme Dieu est moi en moi, mais que tout Dieu n'est pas en moi, une part de Dieu est hors de moi. Or l'amour n'est tel qu'en tant que joie portée vers un objet extérieur à soi. Il est donc possible d'aimer Dieu.

“ L’Esprit humain ne peut pas être absolument détruit avec le corps, mais il en demeure quelque chose d’éternel. ”

Éthique

Spinoza ne croit pas en l’immortalité de l’âme personnelle ainsi que le font les religions monothéistes. Mais il pressent, confusément, que l’esprit humain participe de l’Esprit divin, et que, celui-ci étant évidemment éternel puisqu’il est le *Logos* du Tout, de la Nature, du Cosmos, quelque chose de l’esprit humain doit aussi participer de l’éternité de l’Esprit divin.

Plusieurs idées militent en ce sens.

D’abord, l’esprit humain engendre des actions qui deviennent causes d’effets successifs qui, tels des échos d’une existence particulière, vont le propager selon des chaînes infinies de causes à effets.

Ensuite, tout acte s’inscrit dans la chair de la Nature, comme les gravures dans l’écorce des arbres demeureront éternellement engrammés dans le bois de l’arbre. De là naît l’idée que, de l’histoire universelle, rien ne s’efface jamais : le moindre geste de chacun reste éternellement inscrit dans le « bois » de la mémoire cosmique.

Enfin, l’esprit de chacun porte en lui le *conatus* particulier qui, au-delà de l’individu, se perpétuera à l’infini jusqu’à complet accomplissement. On pourrait tirer de là comme une idée de métempsychose que pythagoriciens ou bouddhistes ne renieraient guère.

Troisième partie

Esprit

“ Nous sentons et éprouvons que nous sommes éternels. ”

Éthique

Cette citation prolonge la précédente : il y a en chacun de nous quelque chose de l'éternité divine. Nous savons, quelque part, que chacun de nous participe pleinement de Dieu, que Dieu et ses attributs sont aussi pleinement au fond de chacun de nous. En quelque sorte, chacun de nous est Dieu et possède un reflet de tous ses attributs, y compris son éternité.

On notera que Spinoza, toujours, utilise le mot « éternité » et, jamais, celui d'immortalité.

Car voilà bien la clé de l'énigme de cet apparent paradoxe : l'homme est mortel existentiellement, mais éternel essentiellement.

Chaque vague de la mer est éphémère, mais elle manifeste, à tout jamais, l'éternité de tout l'océan dont elle n'est qu'une manifestation passagère participant d'un mouvement éternel.

Pour le dire autrement, il y a en l'homme – comme en chaque parcelle de la Nature, comme en tout ce qui existe – quelque chose qui est atemporel.

Chaque homme est un attribut de Dieu et, en tant qu'attribut, il est une essence qui participe de l'essence divine et de son éternité, de son atemporalité, mais non de son immortalité.

“ Tout ce qui est, est ou bien en soi, ou bien en autre chose. ”

Éthique

Intériorité et extériorité. Le « dedans » et le « dehors ». Spinoza établit, par là, un binaire strict, absolu, irréfragable. Il semble jeter aux orties le flou des interfaces, des interpénétrations complexes.

Quand cette bouchée de pain que j'avale deviendra-t-elle moi ? Elle m'était extérieure. Ses molécules et atomes, bientôt, deviendront partie intégrante de moi. Où se placera la frontière ? Selon quel critère ?

On comprend vite que ce problème des limites et frontières identitaires est difficile, peut-être aporétique. Selon la profondeur de mon regard, selon le « zoom » que j'y place, selon l'échelon de l'échelle des grandeurs où je me tiens, je ne verrai pas les mêmes frontières.

Spinoza le sait probablement, mais cela ne l'arrange pas car l'ami Baruch est un féru de logique aristotélicienne (son « ordre géométrique » le révèle assez) et il ne peut renoncer au grand principe d'identité (ce qui est vrai est vrai, ce qui est faux est faux), de non-contradiction (ce qui est vrai n'est pas faux, et réciproquement) et du tiers exclu (tout est soit vrai, soit faux, et rien d'autre). Ces axiomes sont fondateurs de cette logique. Notre citation tente donc de sauver le principe d'identité...

“ La Haine est la Tristesse, accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. ”

Éthique

Nous voici devant la réciproque – pour user de la phraséologie mathématique – d'un théorème déjà rencontré et qui disait : « L'Amour est la Joie, accompagnée de l'idée d'une cause extérieure. »

Il ne s'agit évidemment pas de recopier, *mutatis mutandis*, le commentaire fait sur l'amour. Spinoza part de ma même idée : toute haine est haine de quelqu'un ou de quelque chose, et il en tire la même conclusion.

Retenons seulement ceci : la haine est une tristesse... La haine est attisée par l'absence de joie. Et puisque la haine est génératrice de guerre – pas forcément armée et violente car il est d'autres guerres aussi ravageuses et terribles qui se déroulent chaque jour sans le moindre coup, sans la moindre effusion de sang –, puisque la haine est génératrice de guerre, il « suffit » de répandre de la joie pour que cesse cette tristesse qui engendre la haine.

Or, la joie est la conséquence de l'accomplissement de soi ; il faut en conclure que l'accomplissement de soi et la joie rayonnent et apportent la paix – ou, à tout le moins, y contribuent.

Et l'on se prendrait à rêver et à imaginer que chaque homme décide, un beau matin, de se consacrer à son *conatus*, à son accomplissement personnel... la paix universelle serait immédiate et la Terre deviendrait, *illico*, un astre de joie...

“ La Haine est augmentée par une haine réciproque, et l’Amour peut au contraire la détruire. ”

Éthique

La haine engendre de la haine. L’amour engendre l’amour. La haine détruit l’amour. L’amour détruit la haine.

Il y a, dans le chef de Spinoza, comme un réflexe mécaniciste probablement hérité de Descartes. Il croit en une mécanicité directe et automatique des sentiments, des ressentis, des « affects » comme il dit. Spinoza veut fonder ce qu’il ne sait pas encore être une psychologie, une logique des comportements humains. Il partage le rationalisme d’Aristote et le mécanisme de Descartes. C’est de ces deux philosophes qu’il part : haine et amour doivent réagir l’un sur l’autre comme des vases communicants, ajouter ou pomper du liquide d’un côté et le niveau, respectivement, montera ou descendra de l’autre.

Ce n’est peut-être pas tout à fait faux, mais ces « liquides » sont loin d’être « parfaits » (pour parler le langage de la mécanique des fluides, en physique) ; ils sont bigrement visqueux, terriblement sensibles à la « température » psychologique du moment qui les dilate ou les contracte dans des proportions inouïes, incroyablement compressibles ou extensibles en fonction de la tension ambiante.

Arrêtons là la métaphore et n’oublions pas que Spinoza ignore encore tout de ces sciences dont son contemporain, Blaise Pascal, jettera les rudiments.

“ La Haine ne peut jamais être bonne. ”

Éthique

La haine est une forme particulière de tristesse qui est l'antithèse de la joie. Or la joie est le bien suprême. L'axiome de la non-contradiction et du tiers exclu jouant, la haine ne peut donc jamais être bonne. CQFD.

Il faut cependant remarquer que Spinoza ne se livre nullement à une évaluation morale, entre ce qui est bien et ce qui est mal. Il n'utilise pas ces mots-là. Il ne se place pas dans cette perspective-là.

Il parle de la haine qui est mauvaise et de la joie qui est bonne. Non pas selon des principes absolus (des Idées platoniciennes, des idéaux) de Bien et de Mal, mais relativement et pragmatiquement vis-à-vis des fondamentaux.

Puisque le *conatus* vise l'accomplissement et que l'accomplissement procure la joie et le non-accomplissement, la tristesse, ce qui est bon pour le *conatus* est bon, et ce qui est mauvais pour le *conatus* est mauvais.

Comme, de plus, chaque *conatus* individuel est unique et singulier, le bon et le mauvais sont respectivement bon et mauvais *pour soi et pour soi seul*. Spinoza parle d'éthique (ce qui est bon pour soi) et non de morale (ce qui est Bien pour tous).

Cette différence entre « éthique » et « morale » est cruciale. Spinoza ne parle jamais ni de morale collective ni de mœurs collectives (*mores* en latin), mais bien d'éthique personnelle et de comportement personnel (*éthos* en grec).

“ [Les moralistes] conçoivent l’homme dans la Nature comme un empire dans un empire. ”

Traité théologico-politique

Spinoza est radicalement moniste : le Tout est Un et ce Tout est Dieu (panthéisme) et tout est en Dieu (panenthéisme). Descartes avait dualisé l’Être en distinguant l’homme du reste de la Nature puisque l’homme a un corps qui relève de la mécanique matérielle, mais qu’il est aussi doté d’une âme d’essence divine qui ne participe pas de la logique de ce monde mécanique et matériel.

Rien de tel chez Spinoza : Tout est Un. Tout participe d’une seule et même substance, et cette substance est Dieu. Point de discussions ou palabres là-dessus.

En conséquence, les contorsions conceptuelles des moralistes qui veulent, à toute fin, distinguer l’homme du reste de la Nature et lui donner quelque statut spécial que ce soit, sont vaines et ridicules. Homme et amibe : même combat ! Celui du *conatus* universel.

Car les moralistes seraient bien ennuyés de ne pas pouvoir conférer à l’homme un statut spécial dans le monde. Comment, alors, justifier « l’inaliénable dignité absolue de la personne humaine » si l’homme n’a pas plus droit à quoi que ce soit dans le monde que le moindre ver de terre ?

L’éthique est cosmique ou personnelle. Entre ces deux extrêmes, aucune morale collective humaine n’a de sens.

“ Par idée, j’entends un concept de l’Esprit, que l’Esprit forme à titre de chose pensante. ”

Éthique

Voilà une de ces définitions dont Spinoza a le secret. L’Esprit pense – il est une intelligence active – et il crée des concepts qu’il nomme « idée ». Cette capacité de création de concepts est appelée, dans le jargon philosophique de l’époque : entendement. Spinoza laissera d’ailleurs inachevé un *Traité de la réforme de l’entendement* et Gottfried Wilhelm Leibniz, un peu plus tard, en 1705, écrira de *Nouveaux essais sur l’entendement humain*.

C’est peut-être là que nous touchons la véritable innovation de la modernité en philosophie : cette interrogation sur la nature et les modalités de la pensée et de l’esprit qui, jusque-là, semblaient aller de soi.

L’Antiquité s’est posé successivement trois questions à propos de la Sagesse : quelle est la Sagesse de la Nature (la *physis*) ? Qu’est-ce que la Sagesse collective (le gouvernement de la *polis*) ? Et qu’est-ce que la Sagesse personnelle (épicurisme, stoïcisme, scepticisme) ?

Les deux moments médiévaux, eux, se consacrèrent, le premier, à Dieu (qui est-il ? quels sont ses attributs ? où est la frontière entre orthodoxie et hérésie ?) et le second, au Salut (qui peut être sauvé ? comment peut-on être sauvé ? qui sauver ?).

La modernité se retourne vers le sujet : Descartes dit « je » pense, « je » suis. Spinoza cherche l’Esprit qui pense et qui est.

“ J’entendrai donc par Joie, une passion par laquelle l’Esprit passe à une perfection plus grande. ”

Éthique

La Joie, elle aussi, se définit.

D’abord, elle est une passion, c’est-à-dire quelque chose d’immatériel que l’on ressent et qui vient ainsi, qui surgit, qui jaillit, sans que nous soyons maîtres de ce jaillissement. La seule chose active que nous puissions faire, c’est de nous préparer continûment à accueillir adéquatement cette Joie. Mais la Joie elle-même échappe totalement à notre emprise.

Ensuite, la Joie est affaire d’esprit – c’est-à-dire d’intellect, d’intelligence : elle est donc un état d’esprit, au sens propre. C’est l’esprit qui la provoque ; c’est l’esprit qui la reçoit.

Enfin, la Joie indique le passage, dans l’esprit, d’un degré de perfection inférieur à un degré de perfection supérieur. La Joie indique donc un pas en avant (vers le haut) de l’accomplissement de l’esprit, une victoire du *conatus* spirituel.

À lire cela, on comprend bien combien la Joie est autre – et étrangère – par rapport au bonheur et au plaisir. Ces deux notions sont purement contingentes et existentielles, alors que la Joie, telle que la pense Spinoza, est un concept métaphysique, voire mystique.

La Joie est au centre du dispositif métaphysique de Spinoza. Elle exprime l’accomplissement de l’inaccompli. On peut parler de Joie à tous les étages : sur celui de la vie humaine, bien sûr, qui nous concerne au premier chef, mais aussi sur celui de l’amibe ou du brin d’herbe, comme sur celui d’une famille, d’un peuple, d’une espèce ou de la biosphère ou d’une galaxie.

Et donc aussi aux étages de Dieu. Le pluriel indique ici que Dieu est à la fois transcendant puisqu’il englobe et contient tout, et immanent

puisque'il engendre, porte et nourrit tout. Tout vient de lui, tout est en lui.

Mais si l'on peut parler de la Joie divine, forcément étrangère à tous les ressentis humains (même si tous les ressentis humains font intégralement partie de la réalité divine), il est bien difficile de concevoir comment elle s'exprime et se manifeste...

Mais qu'importe : l'idée est magnifique de penser que nous vivons dans la chair d'un Dieu joyeux. Tel le Shiva Nataraja, dieu suprême dansant dans le cercle cosmique enflammé, l'idée d'un Dieu joyeux est... réjouissante et jouissive.

Mon accomplissement, puisque'il alimente l'accomplissement divin, rend Dieu joyeux. Et réciproquement, lorsque Dieu s'accomplit, le reflet de sa Joie m'atteint et nourrit la mienne.

“ Est dite libre la chose qui existe par la seule nécessité de sa nature et se détermine par elle-même à agir. ”

Éthique

La liberté, ainsi, implique l'indépendance et l'autonomie.

L'indépendance : ne devenir que ce que l'on est, vivre en fidélité avec sa nature propre, rester en ligne avec sa propre idiosyncrasie (l'ensemble des attributs et caractéristiques qui lui appartient en propre), exalter son seul phylum.

Autonomie : être maître de soi, ne pas se laisser dévoyer ou distraire ou détourner, sous aucun prétexte, du plein accomplissement de soi.

À la lecture de l'exposé de ces concepts, on comprend vite qu'il faut une grande force d'âme pour être libre. D'ailleurs qui veut vraiment être libre ? La liberté a toujours été propulsée, dans les discours, comme le moteur le plus profond, comme la revendication la plus essentielle de l'histoire humaine. C'est simplement faux ! Les masses veulent du pain et des jeux, plus de pain et plus de jeux, mais elles ne veulent pas la liberté. La liberté est un slogan qui cache tout autre chose : le désir de changer de maître. La masse des hommes ne saurait que faire d'une liberté authentique. Il faut beaucoup de talent et d'intelligence pour assumer une grande liberté. La plupart des hommes en resteraient désemparés car, après quelques jours de caprices éhontés, ils se retrouveraient face à leur immense vide intérieur.

La Liberté est un des grands piliers de toute la pensée spinozienne. Avec la Joie, elle forme un couple, un dipôle, un binaire indissociable qui fonde toute la dialectique des comportements humains et, surtout, toute celle de l'évolution cosmique.

Elles sont indispensables l'une à l'autre : comment être joyeux sans être libre ? Comment être libre sans être joyeux ?

La Liberté, plus qu'un fait objectivable, est surtout un état d'esprit. Elle symbolise un processus : celui de la libération de soi. Il faudrait être bien naïf – et Spinoza ne l'est guère – pour croire que l'on pourrait échapper aux déterminismes des lois cosmiques et bien sot pour croire que la liberté permet de voler dans les airs au mépris de la gravitation universelle.

Plus que de liberté, c'est de libération en marche qu'il faudrait parler. Et cette libération est une libération intérieure qui opère non pas contre les lois universelles, mais au-delà d'elles.

Plutôt que de se révolter contre la gravitation, il est plus utile et profond de se battre contre ce refus que l'on a de ne pas être un animal volant.

C'est de nos fantasmes qu'il faut nous libérer et non des contraintes du monde réel !

“ *Toute idée qui en nous est absolue, autrement dit adéquate et parfaite, est vraie.* ”

Éthique

Selon la définition qu'en donne Spinoza, est absolu ce qui est adéquat (c'est-à-dire cohérent avec tout le reste) et parfait (c'est-à-dire achevé, complet). Une idée est absolue lorsqu'elle est adéquate et conforme avec les perceptions et les conceptions avérées, et lorsqu'elle est parfaite et complètement au bout d'elle-même, consistante donc. Cohérence et consistance font l'absoluité de l'idée. C'est une définition. Rien qu'une définition comme celle qui dit qu'un triangle est équilatéral s'il possède trois angles égaux.

Jusque-là, rien qu'une convention de langage à prendre comme telle.

Là où Spinoza innove, c'est lorsqu'il identifie vérité de l'idée et absoluité – c'est-à-dire cohérence et consistance – de l'idée. Est vrai ce qui est absolu, c'est-à-dire cohérent et consistant ; cohérent par rapport au reste et consistant par rapport à soi.

Spinoza essaie de fonder la vérité comme absolu. Il sait que les approches anciennes aboutissent toutes à une relativité de toute vérité. Une vérité n'est que vérité pour soi, et à titre éphémère ou transitoire. Il ne veut pas de ce regard-là. Il veut, non le gommer, mais le dépasser.

Et il y réussit ! Sont vrais toute idée ou tout concept qui sont, d'une part, absolument cohérents avec toutes les autres idées et tous les autres concepts et, d'autre part, absolument consistants avec eux-mêmes. Rien à dire !

“ Toutes les actions auxquelles nous sommes déterminés par un affect passif, la raison peut nous y déterminer indépendamment de cet affect. ”

Éthique

Autrement dit, l'homme peut vouloir rationnellement faire ce qu'il fait, en général, poussé dans le dos par des influences incontrôlées.

Par exemple : on peut manger parce que l'on est tenaillé par la faim, mais, sachant qu'il faut manger pour vivre, on peut aussi organiser sa vie de façon à y prévoir des plages régulières et fréquentes de repas.

La raison peut anticiper la nécessité, encore autrement dit.

Ce précepte est évidemment trivial dans mon exemple des repas. Il l'est bien moins lorsqu'il s'agit d'anticiper les rapports à l'autre homme, à la Nature ou à Dieu.

Spinoza, on l'a déjà vu et on le verra encore, attache beaucoup de prix à l'anticipation (ne pas subir, ne pas être dans la réaction) : il préfère toujours une action voulue « pour » qu'une action réagissant « contre ».

On le sait, Spinoza est un penseur rationnel et logique ; il n'aime pas être surpris, être pris à l'improviste ; il veut maîtriser, contrôler et piloter sa vie en pleine autonomie. Il ne veut pas subir. Tel est le fond de son éthique de vie : ne rien subir car subir, c'est toujours perdre de l'autonomie et de l'indépendance.

Subir, c'est être esclave.

“ Qui est conduit par la crainte et fait le bien pour éviter le mal, n’est pas conduit par la Raison. ”

Éthique

On retrouve cette idée, lancinante chez Spinoza, que tout acte peut être la conséquence soit de la volonté, soit de la crainte. La raison veut. La faiblesse craint.

Faire le bien pour faire le bien vaut infiniment plus que faire le bien pour éviter le mal.

Toujours cette dialectique spinozienne du « pour » et du « contre », de l’action et de la réaction, du vouloir et du subir.

L’homme libre veut tout le bien et ne subit aucun mal.

Spinoza veut établir l’autonomie humaine et refuse de subir quoi que ce soit.

Subir... du latin *sub-ire* : « aller dessous », passer dessous, être écrasé par le rouleau compresseur du monde. L’étymologie suggère l’antidote : aller au-dessus, passer au-dessus, se placer délibérément au-dessus de la mêlée, voler haut, prendre son envol et laisser la lourdeur écraser la lourdeur.

Au fond, le malheur n’est que de la mauvaise chance. De même, le bonheur n’est que de la bonne chance. Mais c’est erreur que de laisser la chance jouer le moindre rôle dans nos vies. Ni malheur ni bonheur, mais joie voulue et construite par l’effort d’accomplissement de tout ce que l’on porte en soi : c’est toute la philosophie spinozienne.

La peur ! Tant qu’elle sera le moteur principal de l’action humaine, l’homme ne sera pas libre et l’homme ne comprendra rien au réel, ne pourra pas s’y inscrire et passera à côté de sa vie et de la Joie qui l’y attendait.

La peur est le cancer de l’âme !

La peur est pourtant toujours imaginaire ; toujours rétrospective ou prospective. Peur de manquer ou peur de perdre. Peur de l'inconnu. Peur de l'autre. Peur atavique de la Nature (pourtant, il y a bien plus de danger à se promener la nuit en ville que dans une forêt où le danger est nul).

Mon maître japonais en art martial répétait souvent cette phrase simple et inépuisable : « Il ne faut avoir peur que d'une seule chose, de la peur ! »

L'homme est rongé de phobies et de méfiances qui, toutes, ne font que traduire sa faiblesse d'esprit et son manque de confiance en soi. La peur est le pire des esclavages. C'est elle qui maintient les esclaves en esclavage. Et nous sommes tous esclaves. Tous esclaves des États ou des technologies que nous avons nous-mêmes voulus ou conçus... pour nous exorciser de nos peurs. Car c'est une constante de l'histoire : pour se libérer de l'esclavage de ses peurs, l'homme s'est construit des esclavages pires que la peur !

“ L’homme libre ne pense à rien moins qu’à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie. ”

Éthique

« Philosopher, c’est apprendre à mourir », écrivait Montaigne en titre d’un de ses chapitres des *Essais*, en s’inspirant de Cicéron, semble-t-il.

Spinoza s’inscrit en faux par rapport à cela. Il affirme que la mort n’est pas un problème pour l’homme libre qui s’en fiche comme d’une guigne. La mort est un faux problème. Elle n’est que le symétrique de la naissance, une fin face à un début. Si le début ne pose pas problème, la fin n’en pose pas non plus.

Il suffit de réfléchir trois secondes pour comprendre que c’est la mort qui donne valeur et prix à l’existence et à tout ce qu’elle contient. L’immortalité serait une punition.

Que vaudrait l’existence si elle n’était pas une course contre la montre, si elle n’était pas fragile et difficile ? C’est cette fragilité et cette difficulté qui rendent la vie appréciable et adorable. Que vaudrait un acte si l’on savait que, réussi ou pas, on pourrait le recommencer une infinité de fois, plus tard, indéfiniment plus tard ?

La mort n’est pas le contraire de la vie. La mort n’est que l’opposé de la naissance. La vie, elle, est éternelle et chacun de nous n’en est qu’une manifestation temporaire. La vie est un concept métaphysique qui dépasse, et de loin, celui d’existence individuelle.

“ La connaissance du mal est une connaissance inadéquate. ”

Éthique

Rappelons qu'une connaissance adéquate, vraie ou absolue, est une connaissance cohérente avec tout le reste et consistante avec soi.

Cela posé, voyons le problème du Mal. Il est au centre des vieux débats théologiques des théismes, qu'ils soient chrétien ou autres.

Si Dieu ne participe pas de ce monde et procède d'une autre nature que celle, imparfaite et changeante, des choses et êtres de ce monde, si Dieu est perfection absolue et immuable, éternelle et intemporelle, pourquoi a-t-il voulu et créé un tel monde, si imparfait, où la souffrance est partout, où la misère et la douleur, la violence et la barbarie sévissent à tous les coins de rue ?

De deux choses l'une : ou bien Dieu est parfait mais il est cruel, ou bien Dieu est bon, mais il est imparfait.

Spinoza affirme que voilà une kyrielle de faux problèmes qui, tous, proviennent de cette erreur colossale de séparer Dieu et le monde, qui, tous, découlent de ce fallacieux dualisme idéaliste que véhiculent tous les théismes.

Le Mal n'est pas une entité métaphysique. Ni le Bien, d'ailleurs. Il n'y a pas d'entités métaphysiques. Le Mal n'existe pas. La souffrance (la Tristesse, dans le vocabulaire spinozien) existe, pas le Mal. Symétriquement, le Bien n'existe pas, mais la Joie existe.

“ L’objet de l’idée constituant l’Esprit humain est le Corps, autrement dit un mode de l’étendue existant en acte et rien d’autre. ”

Éthique

L’Esprit est au Corps ce que l’idée est à l’acte. L’idée de l’Esprit induit l’acte du Corps. Le Corps appartient à l’espace, à l’étendue, puisqu’il est masse et force, et l’Esprit appartient au temps, à la durée, puisqu’il est mémoire et volonté.

Spinoza, ici, sans le dire, veut rompre avec le dualisme cartésien. Rappelons que Descartes scinde l’homme en deux substances de nature différente et inconciliable : le Corps qui participe du monde matériel et mécanique, du monde terrestre, et l’Âme qui participe du monde spirituel et divin, du monde céleste. Cette scission est radicale. Elle n’appartient qu’à l’homme, créé directement des mains de Dieu (selon le texte de la Genèse), façonné dans la matière glèbeuse et l’humus, mais doté d’une âme personnelle (*Neshamah*, en hébreu) insufflée par Dieu dans ses narines. Le Corps est lourd et périssable, mortel et temporaire, alors que l’Âme est immortelle et n’aspire qu’à retrouver la béatitude céleste après la mort.

Spinoza s’insurge : le Corps et l’Âme sont deux modalités complémentaires et inséparables de l’homme comme Dieu et la Nature sont deux modalités complémentaires et inséparables du réel.

“ La pitié chez l’homme qui vit sous la conduite de la raison est par elle-même mauvaise et inutile. ”

Éthique

La pitié est irrationnelle, déraisonnable, « mauvaise et inutile ». Nietzsche jubile, évidemment. Tous deux s’inscrivent en faux par rapport à cette morale chrétienne qui est, dans son essence, une morale de la pitié, une morale de la compassion, une morale de la charité, c’est-à-dire une morale apologétique des faibles et de la faiblesse.

Qu’est-ce que la faiblesse ? La faiblesse, au sens philosophique, est essentiellement faiblesse de la volonté : le faible s’avère incapable d’assumer son destin, son *conatus*, sa propre autonomie, ses propres responsabilités vis-à-vis de lui-même. Le faible veut peu et subit beaucoup. Le faible rechigne à la liberté qui lui fait peur. Il craint tout et tout le monde. Il cultive la peur.

Cette faiblesse-là, la seule faiblesse authentique, touche autant les riches que les pauvres, les malins que les benêts, les érudits que les incultes, les célébrités que les anonymes, les vedettes que les quidams. Elle n’est affaire ni de classe, ni de clan, ni de race.

Or, la pitié s’adresse aux faibles et leur dit : « Ne craignez pas, je viens vous assister, vous venir en aide, vous apporter les solutions à vos problèmes. » La pitié induit l’assistanat, qui induit la dépendance, qui amplifie la faiblesse qui engendre la haine et le ressentiment. Cercle vicieux !

“ Une idée vraie doit s'accorder avec l'objet qu'elle représente. ”

Éthique

Spinoza pose le fondement ultime de la méthode scientifique : n'est vraie qu'une théorie qui s'accorde parfaitement avec les phénomènes qu'elle prétend modéliser. L'univers réel induit, dans la tête du penseur, un univers-image qui contient tous les savoirs empiriques et expérimentaux qu'il y accumule. Cette immense bibliothèque de sensations, de vécus, d'observations, de mesures n'est pas l'univers réel ; elle n'est que la représentation – partielle et partiale – que le mental se fait des *apparences* phénoménales de cet univers réel. Insistons : le mental est partiel et partial, il entre en résonance avec l'univers réel extérieur au travers des structures floues de son intuition et des fenêtres étroites de ses sens – éventuellement prolongés de quelque prothèse technologique comme un microscope ou un télescope. Ensuite, le mental se crée un troisième univers : l'univers-modèle qui tente de structurer toutes les informations accumulées dans l'univers-image au moyen de langages plus ou moins adéquats, de façon à présenter une « théorie du monde ».

Toute la question épistémologique revient à qualifier l'adéquation et la convergence de ces trois univers.

Plutôt que de parler de « vérité » (nous avons déjà vu à quoi il fallait s'en tenir sur ce thème), je préfère l'idée d'adéquation, c'est-à-dire d'une rencontre pertinente et féconde entre le « dedans » (l'idée) et le « dehors » (l'objet).

Chaque être peut se définir, dans sa singularité, et forger son identité propre en traçant une frontière entre deux mondes au sein de son réel vécu : le monde intérieur (le « dedans ») et le monde extérieur (le « dehors »). En y regardant de près, on n'est pas long à s'apercevoir que cette frontière est éminemment poreuse et largement artificielle. Mais

peu importe, la plupart des hommes se sont enfermés dans cette vision d'eux-mêmes.

Leur conscience s'allume au contact de ces deux mondes, au sein de leur mental. D'un côté, leur « dedans » les pousse à devenir et à s'accomplir, et, de l'autre côté, ils perçoivent le monde du « dehors » comme un ensemble de contraintes et d'obstacles qui les empêche d'advenir à eux-mêmes.

Cette friction entre ces deux représentations (car ce ne sont que des représentations éminemment personnelles et subjectives) engendre toutes les peurs, craintes, angoisses et anxiétés de la vie, parce qu'il y a inadéquation entre le « dedans » et le « dehors ».

Il convient donc, en permanence, de reconsidérer nos représentations intérieures de façon à rétablir leur parfaite adéquation.

“ *La Tristesse est une passion par laquelle l’Esprit passe à une moindre perfection.* ”

Éthique

On retrouve ici le symétrique de l’aphorisme qui disait que la Joie fait passer l’Esprit à un niveau supérieur de perfection. Inutile d’épiloguer, il suffit de symétriser.

Spinoza aime les symétries... Il aime les jeux formels, les jeux combinatoires. Il pose des structures conceptuelles, des architectures relationnelles purement formelles qu’il utilise, ensuite, en les remplissant de contenus conceptuels.

Il fait de la logique formelle avant la lettre, de l’algèbre des prédicats, en somme ; et il jubile.

Dans sa longue méditation sur la nature de l’Esprit, Spinoza recherche ces structures de vérité qu’il devine derrière la forme « géométrique » des raisonnements, des enchaînements d’axiomes, théorèmes, scolies et lemmes.

Et comme presque tous les logiciens amoureux de logique, Spinoza adule particulièrement les binaires : Joie et Tristesse, Dieu et Nature, Esprit et Corps, Bien et Mal, Liberté et Servitude, le Vouloir et le Subir, etc.

Les concepts solitaires sont plus rares : le *conatus* est le plus évident.

“ Qui a une idée vraie, sait en même temps qu’il a une idée vraie et ne peut douter de la vérité de la chose. ”

Éthique

Autrement dit, la vérité est intuitive et intuitivement confirmée. On « sait » que l’on a raison sans savoir « pourquoi » on a raison. La certitude est affaire d’intime conviction liée fortement à l’intensité de la joie ressentie lors de sa découverte.

Une vérité s’impose d’elle-même. Elle ne se cherche ni ne se découvre ; elle jaillit (Platon avait fait une théorie de la réminiscence disant que la vérité est là qui se révèle, dont on se « souvient »).

Depuis que les fantasmes de la science objective et rationnelle se sont évaporés, on sait que le savant atteint sa vérité, après longue rumination stérile, par l’intuition, dans un éclair appelé « *eurêka* » par Archimède. Tout à coup, il sait qu’il a compris : un concept, une image, un dessin, une vision s’est imposée à lui, venue d’on ne sait où. La découverte est jaillissement incontrôlé et inconscient, symbolique souvent. Comme une image qui est projetée, brutalement, sur notre écran mental. Elle n’est le fruit d’aucun raisonnement, d’aucune démarche rationnelle. Elle jaillit, c’est tout.

Ensuite, la raison prendra la main pour formuler et valider cette intuition, mais c’est une autre histoire...

“ La vérité est norme d'elle-même. ”

Éthique

Une véritable vérité vraie (double pléonasme) est évidente. Spinoza construira une typologie subtile des vérités humaines. On peut en retenir que les vérités les plus évidentes, universelles et éternelles, sont tautologiques : elles ne sont pas discutables parce qu'elles sont des définitions conventionnelles. Lorsque Spinoza définit Dieu comme la substance ultime possédant tous les attributs de façon infinie, il pose un axiome indiscutable... même si d'aucuns peuvent choisir une autre définition de Dieu, s'excluant, alors, du discours spinozien.

Viennent ensuite des vérités moins évidentes : des relations simples entre vérités tautologiques, comme la très spinozienne sentence : « Dieu, autrement dit la Nature », où il identifie deux vérités tautologiques, l'une définissant Dieu (voir ci-dessus), l'autre définissant la Nature (tout ce qui existe). Démonstration : puisque Dieu possède infiniment tous les attributs dont l'existence, Dieu inclut nécessairement la Nature en tant que tout ce qui existe et qui possède l'attribut « existence ». CQFD.

Viennent ensuite des vérités de moindre « qualité » : les vérités par ouï-dire qui sont celles que l'on prend pour soi parce qu'elles émanent d'une autorité que l'on reconnaît pour telle, et les vérités interprétatives par lesquelles on affirme l'adéquation d'une structure connue à une expérience vécue.

Son amour pour la logique fait de Spinoza un précurseur de la philosophie analytique de Frege, Russel, Carnap, Wittgenstein, Whitehead, etc. Mais le processus langagier n'est pas logique ; il est analogique avant de devenir anagogique. La philosophie, en tant que recherche non de la vérité, mais de la sagesse, n'a pas à être logique ; elle a à ensemer, à féconder, à nourrir un processus intérieur, personnel, étranger à tout

impératif de partage et de communication (comme le fait la philosophie à coups de marteau de Nietzsche).

Il ne s'agit ni d'argumenter ni de convaincre, il s'agit de s'accomplir soi par soi pour soi... Et, éventuellement, de faire de cet accomplissement joyeux un exemple nourricier pour d'autres.

La philosophie analytique vise à établir les critères et les méthodes d'établissement d'une vérité collective indubitable ou rigoureuse ; ce n'est nullement l'objet de la philosophie authentique qui est, non de fonder rigoureusement et indubitablement quoi que ce soit, mais de faire surgir un art de vivre qui engendre de la joie.

Répétons-le, le but de la philosophie n'est pas la vérité (qui est l'objet vain et artificiel de la logique tout aussi vaine et artificielle, conventionnelle et arbitraire). La philosophie se fiche de la vérité puisque ce concept n'a aucun sens. Elle vise l'authenticité du vivre, la profondeur et la richesse du vivre, la fécondité et la jubilation du vivre.

Quatrième partie

Destin

“ La tristesse est le passage de l’homme d’une plus grande à une moins grande perfection de soi. ”

Éthique

Cette sentence est proche et parallèle d’une autre, déjà aperçue : « La Tristesse est une passion par laquelle l’Esprit passe à une moindre perfection. »

Inutile d’en faire une même églogue. Cependant, l’accent peut être mis sur l’idée de « passage » d’un état intérieur à un autre. La vie est un processus complexe qui suit une trajectoire souvent chaotique dans ce que les physiciens appelleraient l’espace des états. Deux choses peuvent en être dites.

La première est que cet espace abstrait où se déploie la trajectoire de vie de tout un chacun est composé d’une quantité innombrable de paramètres d’évaluation, tout comme l’espace des états de santé d’une personne unit des centaines de paramètres possibles (température, pouls, taille, poids, taux sanguins divers, pression artérielle, etc.). Spinoza, au fond, n’en retient qu’un seul dont tous les autres ne sont que des cas particuliers : la Joie (qui devient Tristesse lorsqu’elle change de signe).

La seconde concerne le caractère plus ou moins chaotique de la trajectoire de vie, avec des sautes fréquentes de hauts et de bas, de joies et de tristesses, qui traduit et trahit le degré de sagesse qui imprègne cette vie : plus la sagesse est grande, plus la trajectoire est lisse.

“ Nous entendons donc par vie la force qui fait persévérer les choses dans leur être. ”

Éthique

La Vie (avec majuscule car il s'agit ici d'un concept métaphysique abstrait qui inclut toute forme de vie), la Vie est le moteur de l'accomplissement de tout ce qui existe. Spinoza, ici, refait un clin d'œil à Aristote et à son concept d'entéléchie qui pointe la propension de chaque chose ou être « à persévérer dans son être » c'est-à-dire à devenir réellement ce qu'il est virtuellement déjà, à actualiser tous ses potentiels, à réaliser toutes ses latences, à aller au bout de tous ses possibles.

La Vie, ainsi posée, va bien plus haut et plus loin que sa manifestation biologique. Elle permet de penser un hylozoïsme spinozien assez proche de l'hylozoïsme stoïcien. Expliquons.

L'hylozoïsme est une doctrine philosophique mise particulièrement en avant par le stoïcisme originel (grec, donc, avant que les Romains – Cicéron, Epictète, Sénèque, Marc-Aurèle – ne l'affadissent en une « moraline », dirait Nietzsche qui a fortement influencé le christianisme naissant).

L'hylozoïsme affirme, étymologiquement, que toute forme de matière (*hylè*) est vie (*zoôn*). Tout est vivant, non au sens biologique, mais au sens métaphysique. La Nature, l'univers, le cosmos y sont un organisme vivant et non une mécanique.

Le sens de l'idée de Vie, sous la plume de Spinoza, atteint au métaphysique. Elle est l'essence et le moteur cosmique de la métaphysique du Devenir : la Nature – dont Dieu – est un processus global dont le moteur est la Vie. Et une des formes prise par la Vie est la vie biologique qui développe une forme particulièrement complexe de la Vie. Un proton qui capture un électron pour forger un atome d'hydrogène, c'est déjà la Vie. Comme le sont aussi les processus amoureux entre deux

êtres qui s'aiment, ou le processus créatif de l'artiste qui compose une sonate.

Qu'est-ce que la Vie ? Elle est un peu moins difficile à définir métaphysiquement que biologiquement où la vie, au sens strict, a des frontières bien floues avec la Vie au sens global.

Spinoza définit la Vie comme propension à s'accomplir. Cette propension anime, effectivement, tout ce qui existe ; elle est universelle ; elle est donc cette Âme cosmique que d'autres philosophes appelleraient le *Logos* et que des théologiens assimileraient à l'Esprit saint. Pour le sage chinois ou zen, le mot qui traduirait cette idée de Vie cosmique, serait Tao.

En Inde, elle s'identifierait, sans doute, à Shiva, dieu suprême du shivaïsme *kashmiri*.

“ Les hommes sont conduits plutôt par le désir aveugle que par la raison. ”

Éthique

Nous sommes au xvii^e siècle. La raison s’y oppose à la passion. Cette opposition sera l’épine dorsale de toute la modernité, aussi, durant tout le xviii^e et le xix^e siècle. La rationalité y est jugée le parangon de la sagesse. Ce qui est rationnel est sage, ce qui est sage est rationnel. Voilà le leitmotiv contre lequel, au xix^e siècle (et avant lui, Pascal), s’insurgeront le romantisme (Fichte, Lessing, Schelling...) et l’illuminisme (Boehme, Swedenborg, Saint-Martin, Pasqually...).

Spinoza est rationaliste. Il suit Aristote – bien plus que ne le fit Descartes, encore très platonicien. Et il constate, à son grand dam, que les hommes, pour la plupart, sont les jouets de leurs passions qu’ils ne maîtrisent aucunement et qui, au fond, ne font qu’exprimer leurs désirs plus ou moins conscients.

Quoique cette prééminence de la rationalité puisse être éminemment discutable – et a été puissamment discutée et critiquée –, il n’en demeure pas moins que ce qui est en jeu, c’est le principe même de la liberté authentique qui, toujours, s’oppose aux caprices et qui, toujours, exige un choix conscient entre les possibles de la vie... que ce choix soit rationnel ou non.

Haro sur le désir... Mais la propension à s’accomplir n’est-elle pas l’autre nom de ce désir louable de « persévérer dans son être » qui est au cœur palpitant de la doctrine spinozienne ? Ce n’est donc pas, comme le ferait la doctrine bouddhique, le désir en tant que tel que critique Spinoza mais bien le « désir aveugle ». Le mot-clé, ici, est « aveugle ». Quelle différence y a-t-il entre un désir aveugle et un désir lucide ? On pourrait esquiver la question en disant – ce qui ne serait pas faux – que le seul désir lucide est celui de s’accomplir soi-même pleinement, et que tous

les autres désirs seraient aveugles, donc à éradiquer (et le Bouddha n'y serait pas opposé).

Est aveugle ce qui ferme au réel, ce qui ne voit pas le réel, ce qui ne vit pas dans le réel, en connexion profonde avec lui : si l'on prend cette définition au sérieux, on comprend vite qu'un désir aveugle est un fantasme, un désir autant illusoire que fantasmagorique.

Un désir est aveugle dès lors qu'il ne s'inscrit pas dans l'ici et maintenant car hors de là, il n'y a rien à voir.

Au rang des désirs aveugles, il faut ranger tous les idéaux dont ceux qui parlent d'un « monde meilleur » à venir ou ailleurs. Il n'y a pas de « monde meilleur », mais il y a bien du meilleur en ce monde.

“ La vertu de l’homme libre se révèle également grande à éviter les dangers qu’à les surmonter. ”

Éthique

Parlons d’abord de la vertu. N’oublions pas que Spinoza écrit en latin. Le mot utilisé est *virtus* qui ne signifie nullement une « vertu » morale au sens moderne ou chrétien (les « vertus théologiques »), mais bien le courage, la force intérieure, les potentiels latents.

Parlons ensuite de liberté : l’homme libre, selon Spinoza, est celui qui ne cède pas aux pressions ni de son environnement ni de ses caprices, et qui entend piloter rationnellement sa vie en vue de sa propre perfection, de son propre accomplissement.

La vertu de l’homme libre, alors, prend deux formes complémentaires : éviter les dangers et surmonter les obstacles. Autrement dit : ne pas attaquer frontalement, mais contourner ou sublimer, passer à côté ou passer par-dessus.

Spinoza exclut, ainsi, les deux autres tactiques : la fuite et le combat. Pourquoi ?

Parce que la fuite est incompatible avec la vertu, puisqu’elle n’active aucun potentiel, aucun talent, aucune latence. Et parce que le combat est incompatible avec la liberté puisque la lutte « contre quelque chose » asservit à ce « contre quelque chose » qui devient le déterminant majeur de l’action : on devient esclave de ses combats.

“ On ne sait pas ce que peut le corps. ”

Éthique

Pour surprenant qu'elle soit, cette citation propose deux niveaux de commentaire.

Le premier est la tentative de réhabilitation du corps à laquelle Spinoza se livre. Le christianisme ambiant, catholique autant que luthérien et, plus encore, calviniste (Spinoza vit en terre majoritairement calviniste et puritaine), est « contempteur du corps », comme dit Nietzsche. Il assimile le corps à la matière, au monde terrestre de la chair innommable et vile, domaine du Diable, face à l'âme, don céleste et spirituel n'appartenant pas à ce monde atroce, à cette « vallée de sang et de larmes ». Spinoza ne peut pas accepter ce procès. Ni du point de vue méta-physique puisqu'il récuse le dualisme ontique dont s'abreuve le christianisme (en suite de Platon et d'Augustin d'Hippone), ni du point de vue éthique puisque le corps, allié à l'esprit, est le chemin de la perfection humaine.

Le second niveau prend acte de notre ignorance de nos facultés, de nos possibilités, de nos potentiels. Le corps est bien plus que la mécanique simpliste décrite – bien mal, bien faussement – par Descartes. Le corps est un organisme merveilleux, miraculeux... et tellement inconnu, malgré ce qu'en disent tous les Diafoirus médicaux.

“ La peur ne peut se passer de l'espoir et l'espoir de la peur. ”

Traité théologico-politique

Comme Joie et Tristesse, Comme Dieu et Nature, peur et espoir forment un indissociable binaire existentiel.

Il n'y a pas d'espoir sans peur de le voir déçu. Il n'y a pas de peur sans espoir d'une autre voie que celle qui se présente et qui fait peur.

On le sait, l'espoir est une projection, un fantasme, une illusion ; il s'appuie sur un monde ou une situation ou un avenir imaginaires et imaginés, étrangers au réel, fantasmagoriques. L'espoir aveugle celui qui le porte et le fait passer à côté de la réalité du présent et de tous ses possibles, tant il est obnubilé par son rêve creux et puéril. L'espoir est une fuite, un refus du réel tel qu'il est. Il faut au contraire, non pas être désespéré, mais se dés-espérer, c'est-à-dire éradiquer, patiemment, systématiquement, radicalement, tous les espoirs qui pourraient nous habiter car ce ne sont qu'illusions et fantasmes, aveuglants et castrateurs.

Quant à la peur, elle aussi est purement imaginaire puisqu'elle repose sur des dangers qui ne sont pas (plus ou pas encore) là. Lorsqu'un danger réel, immédiat, direct, se présente, nous n'avons pas peur, nous agissons, ne serait-ce que par réflexe, par instinct de survie. Ce n'est qu'après, rétrospectivement, que la peur vient et nous fait trembler les genoux et suer le front.

On l'a vu, déjà, l'espérance est l'opium du peuple ; une manière pour lui de croire qu'il peut vivre une autre vie dans l'imaginaire (ailleurs, plus tard) que celle qu'il rate dans le réel ici et maintenant.

L'espérance est la morphine des esprits faibles. Plutôt que de rendre le monde réel meilleur ici et maintenant, ils préfèrent rêver d'un monde meilleur (dit « idéal ») qu'ils ne soupçonnent même pas d'être le condensé de tous leurs fantasmes égoïstes... car ce « monde meilleur » dont ils rêvent, n'est meilleur que pour eux – du moins en théorie, car

l'histoire a montré maintes fois que les plus belles des utopies finissent toujours dans les carnages et les camps des pires tyrannies.

Cette propension au rêve des faibles (qui est le nom vrai de l'idéalisme) fait évidemment les choux gras et la clientèle des charlatans vendeurs d'idéal, de cette élite démagogique qui vampirise les faibles au nom des verroteries idéologiques.

Ils promettent des mondes meilleurs qui, évidemment, ne viennent jamais puisque, pour paraphraser ce contemporain de Spinoza qu'est Leibniz (qui le visita en Hollande), le monde tel qu'il est est le meilleur des mondes possibles.

“ Ne pas railler, ne pas déplorer, ne pas maudire, mais comprendre. ”

Éthique

Face à l'homme, l'homme, l'autre homme, ne peut guère rester indifférent. Quatre tactiques s'offrent à lui : railler, déplorer, maudire et comprendre.

Tout cela semble trivial, mais l'est-ce ?

Railler : se moquer, ironiser, tourner en dérision, ridiculiser, retourner le couteau dans la plaie béante... stigmatiser, donc, la faiblesse de l'autre, son incapacité, ses limites, sa maladresse, son inhabileté.

Déplorer : s'apitoyer, plaindre, pleurnicher... avoir pitié (et l'on sait ce que Spinoza pense de la pitié) de la faiblesse de l'autre.

Maudire : culpabiliser, punir, haïr, abominer, détester, exécrer, diaboliser... condamner la faiblesse de l'autre.

Stigmatiser, apitoyer, condamner la faiblesse. Trois attitudes stériles, ineptes, contre-productives qui ne font qu'exacerber la faiblesse en la renforçant.

Spinoza récuse ces trois tactiques négatives et prône une tactique positive : « comprendre ». Mais il ne s'agit nullement d'une compréhension attendrie et lénifiante, il ne s'agit nullement de laxisme ou de permissivité. Comprendre, pour ce logicien analytique qu'est Spinoza, c'est disséquer, étudier, appréhender, modéliser, exprimer cette faiblesse, ses sources et ses modalités, non pour construire des explications ou des excuses, mais pour formuler une exigence. Salutaire pédagogie !

“ La haine doit être vaincue par l’amour et la générosité. ”

Traité théologico-politique

Rappelons que, pour Spinoza, la haine est une Tristesse qui porte sur un objet extérieur, comme l’amour qui est une joie et qui est son inverse.

Et toute Tristesse est une descente dans l’échelle de la perfection de soi. Il faut donc, si l’on veut combattre la haine, procéder en deux mouvements : compenser la perte de perfection qu’induit la Tristesse par l’exercice de la générosité (qui n’est ni pitié ni charité, mais don d’énergie et posture d’exigence) et relancer la démarche vers le haut, vers la Joie par l’exercice de l’amour (qui est plus amitié personnelle qu’amour anonyme du prochain, qui vise, par rayonnement, par exemplarité, à montrer la voie ascensionnelle de la perfection de soi).

La notion de générosité a été totalement dévoyée dès lors qu’elle concerne des dons matériels. La générosité du porte-monnaie est une bonne conscience achetée à bas prix ; elle ne résout aucun problème, mais les déplace tous. Elle est contre-productive, comme nous l’avons déjà évoqué : elle confirme et renforce les faiblesses en imposant une relation de dépendance et d’assistanat.

La générosité productive, elle, est don de temps et d’énergie ; elle formule une exigence et prend allure d’intransigeance. Elle exige l’effort et la volonté, le courage et la fermeté.

“ Le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus noble. ”

Traité théologico-politique

Spinoza aborde ici l'épineux problème du langage. Comment dire ce que l'on pense, ce que l'on ressent, ce que l'on pressent ? La communication est-elle possible ? Les mots ne sont-ils pas des leurres qui laissent croire que l'on communique alors que celui qui prononce et celui qui entend n'échangent que des mots et non leur contenu ?

En toute communication, il y a le message et il y a sa double traduction : celle, en amont, qui traduit l'idée en message et celle, en aval, qui traduit le message en idée. Et il est évident que rien ne démontre ni ne peut démontrer que l'idée amont et l'idée aval sont identiques. Tout au contraire, l'expérience montre qu'elles ne le sont que très rarement.

Cependant, avons-nous d'autres choix ?

C'est en ce sens que Spinoza nous dit que, faute de mieux, les mots sont finalement le meilleur outil dont nous disposons. Faute de grive, on mange du merle.

Mais Spinoza va plus loin : il affirme ici que le langage des mots est « le plus haut et le plus noble » en notre possession. Tous les autres langages humains (la musique, le dessin, le rite, le geste, etc.) sont moins puissants et moins précis que le langage des mots. Moins univoques – même si l'univocité des mots est souvent mise en défaut par les doubles sens et la polysémie.

Reprenons, ici, notre critique déjà esquissée des philosophies du langage issues de la philosophie analytique anglo-saxonne voulue par Russell et Whitehead.

J'écrivais à peu près ceci : « Le processus langagier est analogique, avant de devenir anagogique. La philosophie, en tant que recherche non de la vérité, mais de la sagesse, n'a pas à être logique. La philosophie analy-

tique vise à établir les critères et les méthodes d'établissement d'une vérité collective indubitable ou rigoureuse ; ce n'est nullement l'objet de la philosophie authentique qui est, non de fonder rigoureusement et indubitablement quoi que ce soit, mais de faire surgir un art de vivre qui engendre de la joie.

La philosophie se fiche de la vérité puisque ce concept n'a aucun sens. Elle vise l'authenticité du vivre, la profondeur et la richesse du vivre, la fécondité et la jubilation du vivre. »

En synthèse abrupte et définitive, presque qu'une lapalissade : la vie se vit, elle ne se dit pas.

Qu'importent les mots. Ils ne disent pas ; soit, et alors ? Ils suggèrent et ensemencent, et c'est assez. Ils sont des graines qui tombent parfois dans le terreau de nos pensées et qui y poussent pour donner des ronces ou des roses (donc toujours des épines... Spinoza, l'épineux, dont le blason porte une rose épineuse : *una rosa espinosa*).

“ Il vaut mieux enseigner les vertus que condamner les vices. ”

Éthique

Toujours ce même principe qu'il faudrait appeler, en symétrie de la méthode cartésienne, la méthode spinozienne : la positivité, chercher le « pour » et non le « contre », non pas s'opposer au mauvais mais promouvoir le bon, non pas conspuer mais encourager, non pas condamner les errements mais enseigner le chemin adéquat, etc.

Spinoza n'eut pas d'enfants, et c'est dommage : quelle leçon de pédagogie il aurait pu nous donner. Rien n'est formellement interdit, mais parmi tous les possibles qui s'ouvrent, à chaque instant, certains sont infiniment meilleurs que d'autres. Tout l'art de vivre consiste à savoir les reconnaître et à vouloir les emprunter.

La plupart des codes moraux sont tissés de « tu dois » et de « tu ne peux pas ». Dans le judaïsme que Spinoza connaît bien et qui, malgré tout, est sa sève nourricière première, on dénombre six cent treize *mitzwot* (recommandations) dont trois cent soixante-cinq interdictions (une par jour de l'année) et dont deux cent quarante-huit obligations¹ (une par partie du corps). La religion chrétienne, quoique étant plus compacte, n'en est pas moins contraignante et stricte. Spinoza s'oppose à cette pédagogie du Bien (« tu dois ») et du Mal (« tu ne peux pas »). À l'autorité, il préfère la raison. Au « comment » des morales normatives et collectives, il préfère les « pour-quoi » des éthiques personnelles.

1. À noter que les femmes ne sont astreintes qu'aux interdictions et n'ont aucune obligation, la tradition disant que l'enfantement vaut toutes les obligations des hommes.

“ Le comble de l’orgueil ou de l’abjection est le comble de l’ignorance de soi-même. ”

Éthique

Sur le fronton du temple d’Apollon à Delphes, il y avait plusieurs inscriptions taillées dans la pierre. L’une dit : « Jamais trop », et rejette toutes les formes d’excès, prônant la voie apollinienne du juste milieu contre la voie dionysiaque de l’*hybris*, de la démesure. Une autre, très connue, dit : *Gnôthi séauton...* « Connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux et les lois de l’univers. »

L’ignorance de soi est si commune, si fréquente, si dommageable, que l’on peut dire que cette infirmité intérieure mène le monde, aidée de ses deux béquilles : l’orgueil et l’abjection, l’amour de soi et la haine de soi. Dans les deux cas, l’ego est aux commandes, soit pour glorifier, soit pour conchier.

L’orgueil de soi dans la bien-pensance imbécile, dans la charité ostentatoire, dans la componction prétentieuse, dans le psittacisme docile... L’abjection de soi dans la pénitence, dans la mortification, dans les macérations, dans le cilice et la flagellation... Autant de manifestations d’un ego malade, démesuré, absurde. Comme si Dieu pouvait s’intéresser à un individu quelconque. Dieu voit le Tout et non la partie.

La fausse humilité est une vraie vanité...

“ L’être d’un être est de persévérer dans son être. ”

Éthique

La doctrine et le système spinoziens décrivent une métaphysique du Devenir. Spinoza se veut héritier d’Héraclite et du stoïcisme contre Parménide et les métaphysiques de l’Être (Platon et, à sa suite, tous les idéalismes dont le christianisme et le cartésianisme).

Concrètement, qu’est-ce qui oppose ces deux classes de métaphysique ? Pour l’une, les métaphysiques de l’Être, le socle du réel est éternel, parfait, invariable et invariant (le mouvement est l’accident) : il est et ne devient pas.

Pour l’autre, les métaphysiques du Devenir, ce socle du réel est processus, dynamique, changements et mouvements permanents (l’invariance est l’accident) : il devient et n’est pas. Ainsi le Dieu spinozien est vivant (comme la Nature qui le manifeste), en voie de perfectionnement (il n’est donc pas parfait), en voie d’accomplissement (il n’est donc pas achevé) ; il engendre le monde précisément pour pouvoir s’y accomplir. L’homme, ainsi, devient instrument de l’accomplissement divin : c’est sa vocation, c’est sa justification, c’est sa mission, c’est sa raison d’être, c’est sa finalité. En s’accomplissant, chaque homme accomplit Dieu en lui et connaît la Joie. Spinoza appelle cet accomplissement personnel qui pousse tout ce qui existe la « persévérance dans son être ».

Au risque d’un zeste de pédanterie, reformulons : l’essence d’un étant est de persévérer dans son devenir. Cette reformulation n’est pas gratuite car elle induit, malicieusement, que l’essence de tout est le devenir (ce qui, pour la philosophie et la métaphysique classiques est un paradoxe, pour ne pas dire une hérésie).

Spinoza serait-il un brin existentialiste avant la lettre ? À n’en pas douter. Toute métaphysique du Devenir est une forme d’existentialisme en ce sens que ce qui advient et ce qui devient n’est écrit nulle part,

dans quelque essence immuable et prédéterminée, bien rangée dans un coin du monde des Idées de Platon.

L'existence n'est pas la réalisation – toujours imparfaite – d'un « plan » éternel et invariant, dessiné, de toute éternité, dans un « autre monde ».

Dans le réel, c'est indubitable, il y a un désir originel, une intention primordiale qui est de réaliser tous les possibles. Mais il faut être conscient que tous ces possibles ne sont pas connus de toute éternité, ils surgissent à leur heure, par émergence, lorsque la Nature – donc Dieu – doit tenter une issue originale et inédite pour sortir de l'impasse où elle s'est laissé enfermer.

C'est cela l'existentialisme et la liberté qu'il pose : une liberté de créer de nouveaux possibles au départ des impossibles qui se dressent et s'opposent au devenir.

“ Comprendre est le commencement d’approuver. ”

Éthique

Cet aphorisme complète, peut-être, cet autre que nous avons déjà vu :
« Ne pas railler, ne pas déplorer, ne pas maudire, mais comprendre. »

Qu’est-ce qui fait la valeur d’un acte ? demandent les moralistes. Son résultat (conséquentialisme) ? Son intention (intentionnalisme) ? Sa modalité (perfectionnisme) ? Sa pertinence (adéquationnisme) ? Et les moralistes de se disputer à grands renforts de ratiocinations dans des débats d’école sans fin.

Spinoza les renvoie tous dos à dos. Il dit de ne pas juger, mais de comprendre, non en vue d’établir des excuses, non en vue de pardonner, de fermer les yeux, de s’enfermer dans un laxisme paresseux ou lâche. Il dit de ne pas juger avant d’avoir compris, c’est-à-dire d’avoir scruté les intentions, d’avoir pesé tous les résultats (et pas seulement les résultats apparents ou immédiats), d’avoir apprécié l’élégance et l’habileté du geste et d’avoir mesuré l’harmonie entre l’acte et son contexte. Une fois accomplie toute cette analyse, alors on peut effectivement prétendre avoir *compris* l’acte. Et dans bien des cas, sans mansuétude particulière, cette compréhension est un début d’approbation.

Mais une autre lecture est possible, négative celle-là : puisque la compréhension mène à l’approbation, surtout ne cherchez pas à comprendre l’autre et contentez-vous de jauger les faits.

“ Le chat n’est pas tenu de vivre selon les lois du lion. ”

Traité théologico-politique

On croirait lire Esope ou Phèdre (que La Fontaine a pillé sans vergogne).

On comprend bien que le lion symbolise la force et la puissance, il est le roi, l’autorité, le pouvoir. On comprend aussi que ce lion-roi édicte des lois qui s’imposent à tous ses sujets, les autres animaux.

On comprend moins pourquoi le chat, pourtant félin, cousin éloigné du roi lion, ne serait pas soumis aux lois du lion.

On comprend, cependant, qu’ici Spinoza est ce chat et que l’Église et l’État sont ce lion. Le chat est libre et les lois des hommes ne le concernent pas. Le chat est l’animal libre par excellence. C’est lui qui choisit de vivre parmi les hommes, de s’y laisser flatter, cajoler, nourrir, mais il part quand il veut et le rappelle à coups de griffes à qui feindrait de l’oublier.

Voilà donc Spinoza vu par Spinoza...

Mais il y a autre chose. Depuis longtemps, partout dans le monde, dans toutes les traditions spirituelles (sauf la tradition juive), le chat joue un rôle symbolique important. Il personnifie la sagesse supérieure que l’on respecte et craint tout à la fois. Le chat peut être bénéfique, mais, le plus souvent, surtout s’il est noir, il est perçu comme maléfique, présage terrifiant des pires calamités.

Mais surtout, le chat voit dans l’obscurité ; il est clairvoyant. Et c’est de cela surtout que les hommes vulgaires ont peur : sa lucidité.

Cinquième partie

Vertu

“ Notre esprit, en tant qu’il perçoit les choses d’une façon vraie, est une partie de l’intelligence infinie de Dieu. ”

Éthique

Cette autre version d’une citation déjà aperçue me donne l’occasion de revenir sur l’idée de vérité. Pour Spinoza, la vérité est un des attributs divins. C’est évident puisque Dieu est le Tout et que tout est en Dieu, la vérité de tout est, elle aussi, en Dieu. Dieu sait toute la vérité sur tout, de façon directe et immédiate puisqu’il est ce Tout qui contient tout.

Mais l’homme peut-il avoir accès à cette vérité immédiate et directe de tout ? La question est immense. Les vérités humaines ne sont que des idées médiates et indirectes qui ont transité par les sens, par la mémoire, par l’entendement et par la raison. Long périple sujet à de nombreux pièges, déformations, erreurs, falsifications ou dévoiements.

La connaissance directe et immédiate, qui est celle que cultive Dieu lui-même, est-elle accessible à l’esprit humain ? Autrement dit, pour nous rapprocher de la formulation spinozienne : l’esprit humain peut-il entrer en résonance avec l’Esprit divin, avec l’intellect suprême, avec l’intelligence infinie du Tout, avec, autrement dit encore, la gnose absolue ? Spinoza affirme que ce processus est possible. Mais il n’en révèle pas les arcanes...

“ La paix n'est pas l'absence de guerre, c'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice. ”

Traité théologico-politique

La paix est bien plus que la non-guerre. Sans chercher, outre mesure, le paradoxe, on pourrait même affirmer qu'il est possible de vivre en paix, même en période de guerre. En effet, la paix est affaire intérieure : paix avec soi-même, paix avec le monde, paix avec les autres qui sont proches.

Le sage solitaire est toujours en paix parce qu'il est sage, parce qu'il est seul.

Mais s'il veut sortir de sa solitude et partager la vie des hommes tout en gardant sa profonde paix intérieure, il doit apprendre à cultiver trois vertus, nous dit Spinoza : la bienveillance, la confiance et la justice.

La bienveillance : ne pas regarder, chercher et voir d'abord le mauvais...

La confiance : ne pas considérer l'autre, d'emblée, comme un ennemi potentiel...

La justice : ne pas léser, ne pas blesser, ne pas tromper, ne pas accuser...

Curieuse approche : Spinoza établit trois vertus positives dont il est bien difficile de parler sans passer par le négatif de leur contraire...

Au fond, ces trois vertus n'en forment qu'une : la bonté ! Mais pas de cette bonté mièvre et un peu gâteuse ou niaise, proche de cette « bravitude » que certains évoquent. Non, il s'agit d'une bonté virile, ferme, courageuse, volontaire.

La paix... Elle a deux sens. Celui que lui donnent les politologues et les militaires, et celui, bien plus prosaïque, du : « fichez-moi la paix ».

C'est ce second sens dont parle Spinoza, laissant le premier à ceux qui passent leur temps à la bafouer.

« Fichez-moi la paix »... Ou, pour le dire positivement : l'éthique, c'est ficher la paix aux autres, ce qui est, dit Spinoza, « un état d'esprit ».

En quoi consiste cet état d'esprit ? La réponse est toute simple : c'est l'esprit d'autonomie, c'est-à-dire le goût de la solitude et du silence, le goût de la liberté et de la distance, le goût de l'indépendance et de l'autarcie, c'est-à-dire, aussi, le dégoût de la promiscuité, de la pitié, de tous les assistanats, de tous les parasitismes, de la dépendance à l'autre.

Comment résister au plaisir de citer Pierre Louÿs qui, dans *Les aventures du roi Pausole* écrit :

« Monsieur, l'homme demande qu'on lui fiche la paix ! Chacun est maître de soi-même, de ses opinions, de sa tenue et de ses actes, dans la limite de l'inoffensif. Les citoyens de l'Europe sont las de sentir à toute heure sur leur épaule la main d'une autorité qui se rend insupportable à force d'être toujours présente. »

“ C’est un défaut commun aux hommes que de confier aux autres leurs desseins. ”

Traité théologico-politique

Curieux Spinoza qui vient de nous demander de cultiver la confiance et la bienveillance et qui, aussitôt, prône le secret sur nos projets personnels.

Il fait tout simplement une distinction ferme et forte entre passé et présent d’une part, qui appellent confiance et bienveillance, et futur, d’autre part, où se rangent les projets et desseins.

Soyez bienveillant envers ce que l’on est, soyez discret envers ce que l’on devient. Voilà toute sa maxime. Pourquoi ? Parce que l’être est ce qu’il est, immuable, complet, terminé et n’est plus susceptible d’interférences avec l’action des autres. Alors que le futur, lui, se construit dans un monde en devenir où les actions et décisions des autres jouent un rôle crucial.

Autrement dit, ce qui est fait est fait et nous n’y pouvons plus rien, regardons-le alors avec confiance, bienveillance et justice ; en revanche, ce qui n’est pas encore fait reste à faire et en proclamer les desseins risque d’en affaiblir la force.

Pourquoi ? Parce que l’accomplissement de soi s’opère dans la rencontre entre les potentialités intérieures et les opportunités extérieures, et que le dévoilement de ces projets attire l’attention des autres qui, tout comme nous, sont en recherche d’opportunités, sur les ressources que nous convoitons et qui alimenteront notre *conatus*. Discrétion, donc...

“ Une bonne conscience ne nous excite pas à notre perte mais toujours à notre salut. ”

Traité théologico-politique

La bonne conscience est donc bénéfique à notre accomplissement. Soit. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cette « bonne conscience » ? Celle qui s'achète à coups d'aumône et de charité ? Celle qui alimente la bien-pensance des momifiés ? On ne peut y croire. Alors ?

La bonne conscience est la conscience bonne, la conscience de la bonne voie, la conscience du chemin qui monte vers l'accomplissement du divin en soi.

La « bonne conscience », dans les mots de Spinoza, c'est la conscience de cheminer sur la bonne voie, la claire conscience d'être dans le bon. Il n'y a là aucune morale.

L'intuition joue un rôle majeur dans cette « bonne conscience » : quelque chose nous dit, quelque part au fond de nous, si nous sommes sur le bon chemin, si nous ne nous trompons pas de voie, de mission, de projet, de finalité.

Lorsque nous sentons, au plus profond, que notre cheminement est en harmonie parfaite et adéquate avec notre destin, nous le savons : il y a comme un pétilllement de joie dans notre vie. On peut « y aller », notre accomplissement est en marche et nous mène à ce que Spinoza appelle notre « salut », c'est-à-dire atteindre notre propre perfection et participer de la liberté divine.

“ L’homme libre, qui vit parmi les ignorants, s’applique autant qu’il le peut à éviter leurs bienfaits. ”

Traité théologico-politique

Il y a, chez Spinoza, un aristocratismes évident, sans mépris, sans dédain, mais empreint d’une forte conscience de l’existence de deux strates humaines séparées par un réel effet de seuil. D’un côté, l’homme libre qui suit joyeusement son destin et cherche à s’accomplir à chaque instant, dans chacun de ses actes. De l’autre, il y a les masses ignorantes. Nietzsche parlerait des « forts » aptes à assumer leur destin et leur mission d’hommes, et du troupeau des « faibles » qui, riches ou pauvres, instruits ou incultes, en sont incapables.

Dans la bouche de Spinoza, l’ignorance n’est pas qu’un manque d’instruction scolaire ; il s’agit plutôt d’une ignorance profonde de soi, de sa propre nature, de son propre *conatus*, toutes choses qui ne s’apprennent pas à l’école ou à l’université.

Le clivage net et abrupt, au sein de l’humanité, correspond à un seuil de conscience, à une inversion de logique : les ignorants veulent inféoder l’apparence du monde à leur ego et les « hommes supérieurs » soumettent leur ego à ce qui les dépasse dans le monde.

Il ne s’agit nullement d’un apprentissage graduel de l’un à l’autre, mais d’une *métanoïa* radicale et brutale. On comprend le conseil de Spinoza : n’être en rien dépendant des ignorants afin de préserver toute sa liberté.

Les bienfaits des ignorants sont toujours des fruits de leur ignorance ; ils sont donc toujours empoisonnés, soit par leur contenu, soit par leurs conséquences.

Il n’y a pas d’ignorance innocente. Il ne s’agit pas ici, on l’a dit, d’incul-ture scolaire ; celle-ci est aisée à compenser et n’empêche nullement

le génie. Il s'agit de cette ignorance profonde qui aveugle l'homme au point de le rendre étranger à la réalité du monde et de soi.

Cette ignorance crasse est dramatique... et dramatiquement répandue. Elle amène l'homme à vivre reclus, hors du réel, prisonnier dans le musée imbécile de ses fantasmes et de ses illusions, de ses idéaux et de ses superstitions, de ses orgueils et de ses arrogances.

Cette ignorance-là se vautre partout, insupportable et bruyante. Car elle ne sait pas se taire, la bougresse. Il faut qu'elle parle, qu'elle hurle, qu'elle s'expose avec tonitruance. Il lui faut parader au café du commerce ou dans les salons ou galeries à la mode.

Et si, sans y prendre assez garde, vous tombez dans ses rets ou, pis, sous son charme – car elle n'en manque pas, parfois –, soyez assuré, si vous vous en sortez, d'être couvert d'une glu puante par laquelle elle vous attache.

“ Dans la mesure où une chose convient à notre nature, elle est nécessairement bonne. ”

Éthique

Nature ? Notre nature ? C'est ce que nous sommes naturellement, spontanément, authentiquement. Notre idiosyncrasie profonde qui est l'empreinte, en nous, de toute notre mémoire phylétique. C'est donc aussi notre destin, c'est-à-dire la somme de tous les potentiels, de tous les possibles qui se sont accumulés en nous et dont notre *conatus* exige l'actualisation, la réalisation, l'accomplissement.

En somme, avec les mots de Spinoza : la Nature est la nature de Dieu !

Cette définition étant posée, la proposition spinozienne devient quasi évidente puisque est bon ce qui induit de l'accomplissement et de la joie et est mauvais ce qui induit de la régression et de la tristesse. Ainsi, ce qui convient à notre nature est en harmonie avec notre destin intérieur et conforme aux potentiels qui, en nous, attendent de s'exprimer et de s'actualiser.

Spinoza, par ces simples mots, décrit et fonde tout un art de vivre : l'art de vivre en conformité avec la Nature (la nature de Dieu) et notre propre nature (notre idiosyncrasie authentique).

La grande sagesse est toute là, dans son immense et parfaite simplicité. Mais ce qui est simple est difficile, demande effort et patience, intelligence et talent.

“ Le repentir est une seconde faute. ”

Éthique

Spinoza brise en six mots le cercle vicieux de la sotériologie (la science du salut) chrétienne qui s'inscrit dans une chaîne d'esclave : interdit, faute, péché, culpabilisation, damnation, repentir, pénitence, pardon...

Ce cercle infernal a mené l'Occident pendant mille cinq cents ans. Les seules fautes qui soient sont celles perpétrées au détriment de l'accomplissement de soi, en trahison du *conatus*. Elles induisent leur propre tristesse, et cela suffit amplement comme « punition » profonde et intime, car elles marquent un échec de soi pour soi (« échec » est d'ailleurs la traduction du mot hébreu que la Bible utilise et que l'on traduit par « péché »).

Le repentir, parce qu'il établirait, au second degré, un regret ou un remord totalement inutile – ce qui est fait est fait, irrémédiablement, ineffaçablement – induirait une peur de mal faire, une reluctance à faire, une castration volontaire et un rejet timoré de la logique du *conatus*...

Le repentir est contre-productif. L'erreur et l'échec sont des apprentissages, pas des fautes ou des péchés. Il faut acter une bévue, une erreur, un échec. Bien en comprendre – au sens de Spinoza – les quatre causes (intention, résultat, modalité et adéquation), et prendre les « bonnes résolutions » de ne plus tomber dans ce genre de pièges à l'avenir.

Mais de repentance : point !

“ L’expérience ne nous enseigne pas les essences des choses. ”

Éthique

Surtout dans son *Traité de la réforme de l’entendement*, Spinoza essaie de fonder une compréhension de l’esprit, voire une science de l’esprit, une théorie de la pensée, une épistémologie et une psychologie, en somme.

Il sait que les sens alimentent les processus mentaux en les approvisionnant en données sur l’apparence des choses de ce monde. Il nomme cet apport au mental, « l’expérience », l’empirique, l’expérientiel. Mais il sait aussi qu’il n’y a pas que les sens qui apportent au mental des informations sur le réel. Il est une autre source, autrement plus mystérieuse : l’intuition, qui est comme une résonance subtile et difficilement cernable, exprimable, explicable avec la réalité du réel, avec la connaissance immédiate et directe des choses en elles-mêmes, avec l’Esprit de Dieu qui possède la gnose absolue.

Au fond, Spinoza suggère que les sens nous parlent du monde phénoménal, mais que l’intuition nous révèle le monde nouménal.

Kant rejettera, purement et simplement, l’apport de l’intuition comme irrationnelle, donc inadéquate. Cette intuition sera réhabilitée, contre le rationalisme, contre le positivisme et contre le scientisme ambiants, par Schopenhauer, relayé par Nietzsche. Aujourd’hui, l’intuition, malgré les efforts de Bergson et de Bachelard, n’a toujours que faiblement droit de cité...

Disons-le carrément, il y a trois manières d’aborder la science : l’empirisme, le rationalisme et l’intuitionnisme. Et ces trois manières sont, au fond, bien plus complémentaires que doctrinalement concurrentes.

L’empirisme part de l’idée que tout ce que nous connaissons de l’univers transite par les sens. L’intelligence humaine ne construit rien sur rien ; toutes ses spéculations mettent en œuvre des matériaux et ces matériaux viennent des sens, quelque imparfaits et déformants, partiels et partiels soient-ils.

Le rationalisme met en évidence qu'au moyen de quelques évidences incontestables (comme le « Je pense donc je suis » de Descartes) et d'une logique rigoureuse (« l'ordre géométrique » de Spinoza), la connaissance du monde se déduit progressivement, rationnellement, logiquement. Dieu ou la Nature étant rationnels, la raison humaine suffit pour comprendre la Raison suprême.

L'intuitionnisme constate l'imperfection des sens et les limites de la raison, et il pose que l'homme et le monde étant deux faces complémentaires de la même Nature, celui-là peut, mentalement, entrer en résonance avec celle-ci et comprendre, ainsi, directement et immédiatement, les arcanes de son *Logos*.

La science actuelle commence à comprendre qu'il ne s'agit pas d'opposer ces trois modes, mais de les rendre convergents.

“ L’homme n’aura jamais la perfection du cheval. ”

Traité théologico-politique

Curieuse remarque, non ? Elle a trois sens.

Le premier : le cheval est parfait mais cette perfection est inaccessible à l’homme parce que l’homme encombre sa vie d’une affolante quantité d’artificialités qui l’empêchent d’être naturel et simple et authentique comme l’est le cheval.

Le deuxième : ce que le cheval conçoit comme sa propre perfection, c’est-à-dire son plein accomplissement chevalin, est autre que ce que l’homme peut concevoir de sa perfection humaine à lui. Ainsi apparaît la très stricte relation entre perfection et nature : la perfection est le plein épanouissement, la pleine réalisation de la nature intime d’un être ; elle sera donc strictement relative à cet être-là.

Le troisième : c’est un homme qui dit que le cheval est parfait, mais qu’en pense le cheval ? La notion de perfection est aussi dans le regard de celui qui cherche une perfection. Que pourrait donc bien signifier l’idée de perfection chez un cheval ? Cette idée même pourrait-elle seulement avoir un sens ? Dans la négative, la perfection se réduit soit à un pur fantasme, soit à une conscience supérieure propres à l’homme.

La perfection de soi est une notion clé de l’accomplissement intime, mais elle est empreinte de relativité et de naturalité. L’artificialité est toujours contraire à la perfection qui est simplicité foncière.

“ C’est aux esclaves, non aux hommes libres, que l’on fait un cadeau pour les récompenser de s’être bien conduits. ”

Traité théologico-politique

L’homme libre, l’homme noble, l’homme vrai, le sage pratiquent la gratuité éthique (cf. l’extrait du *Pirqey Abot* déjà cité).

Cette notion de gratuité est difficile parce qu’elle est devenue étrangère à notre culture moderne où tout est marchandisé, mercantile, objet d’échanges et de transactions. Tout ce qui n’a pas un prix n’existe pas puisque ce qui existe peut s’acheter et se vendre. Tout est à vendre, affirme la culture américano-mercantile actuelle. Rien n’est plus faux !

Nietzsche répondait à cela : tout ce qui a un prix n’a pas de valeur. Car ce qui a valeur, ce qui fait valeur n’a de valeur que pour soi et ne peut donc être vendu à quelque autre.

Ce point est capital : n’a de réelle valeur que ce qui n’a valeur que pour moi. Tout ce qui est échangeable, achetable ou vendable ne peut être qu’utilitaire, alimentaire. Mais ce qui me construit, ce qui me grandit, ce qui m’accomplit passe toujours par ma volonté à moi, par mon effort à moi, par la difficulté vaincue par moi, et tout cela n’a de valeur que pour moi. Qui achètera la sueur que j’ai transpirée à atteindre une idée, à apprendre un geste, à vaincre une difficulté, à trouver une aiguille dans une botte de foin, à surmonter une peur ?

“ L’amour intellectuel de l’esprit envers Dieu est une partie de l’amour infini duquel Dieu s’aime lui-même. ”

Éthique

Rappelons, pour être fidèle à « l’ordre géométrique » voulu par Spinoza, qu’il définit l’amour comme une Joie (donc un accomplissement) liée à un objet extérieur à soi.

L’esprit humain éclairé, conscient, supérieur, aime Dieu intellectuellement. Soit. Mais comment peut-on aimer intellectuellement alors que la plupart des hommes ressentent l’amour sentimentalement ? Spinoza répond implicitement : l’amour est une Joie et l’amour de Dieu est une Joie intellectuelle donc un accomplissement intellectuel qui n’a rien à faire avec les sentiments, mais qui a tout à voir avec la gnose suprême.

Et cette approche humaine de la gnose est une partie infime de la gnose infinie que Dieu a de lui-même. Dieu a une connaissance immédiate et directe de tout ce qu’il est et de tout ce qu’il devient : il est parfaitement conscient du tout de Lui. Il possède donc la gnose suprême. Mais l’homme, en tant qu’émanation infime, éphémère et locale, quoique participant intégralement de Dieu et de son devenir, naît aveugle, sans conscience de ce qu’il est et devient, de ce à quoi il sert. Ce n’est que par l’amour-connaissance de Dieu que le sens de la vie surgit.

“ Seule assurément une farouche et triste superstition interdit de prendre des plaisirs. ”

Traité théologico-politique

L'attaque est frontale contre le christianisme et tous les puritanismes qui donnent au plaisir une essence diabolique (du grec *dia* et *bolon* : ce qui sépare, ce qui dissocie). Le plaisir dissocierait, selon les contempteurs de la chair, l'homme de Dieu. C'est superstition, hurle Spinoza. L'homme est partie intégrante de Dieu et le plaisir (ou la douleur) que ressent l'homme est ressenti immédiatement par Dieu. Dieu est aussi un jouisseur. Dieu connaît la Joie et la recherche puisqu'elle est signe de son propre perfectionnement, de son propre accomplissement.

La souffrance n'a aucune valeur rédemptrice : voilà le cœur du propos. Le plaisir, s'il est sain c'est-à-dire s'il ne se prend pas aux dépens d'un autre qui, alors, serait instrumentalisé, asservi, chosifié, est aussi signe de grande santé. Il est, en somme, la prémisse de la Joie, son expression première, charnelle, primaire, superficielle.

Le plaisir est sain. Il n'est pas suffisant car, en le dépassant seulement, on peut atteindre la Joie spirituelle. C'est l'immense différence qu'il y a entre l'hédonisme (la recherche du plaisir) et l'eudémonisme (la recherche de la Joie spirituelle).

“ *Le désir est l'essence même de l'homme, c'est-à-dire l'effort par lequel l'homme s'efforce de persévérer dans son être.* ”

Éthique

Le plaisir exprime, toujours, la satisfaction d'un désir. Tout homme est « homme de désir », dirait Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), un penseur illuministe français du XVIII^e siècle, adepte de Jacob Boehme (1575-1627), d'Emanuel Swedenborg (1688-1772) et de Martines de Pasqually (1727-1774), et émule de Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824).

L'homme est un animal désirant. Le désir est son moteur de vie le plus intime. Il est la vie même.

Toutes les philosophies qui conspuent le désir (christianisme, bouddhisme), sont des philosophies de mort qui visent à l'extinction de la vie intérieure, qui haïssent le mouvement, la dynamique, le processus, bref : des philosophies qui s'opposent de manière virulente aux métaphysiques du Devenir et qui s'enferment dans des métaphysiques de l'Être.

Mais tout désir n'est pas porteur de Joie puisqu'il est des désirs délétères, malsains, cruels ou nocifs. Il faut y prendre garde et appliquer, sans honte ni regret ce simple critère : un désir n'est acceptable que s'il concourt à l'accomplissement de soi vers la perfection de soi, s'il participe du *conatus*, s'il fait s'élever et grandir, s'il nourrit l'esprit vers la gnose.

“ La satisfaction intérieure est en vérité ce que nous pouvons espérer de plus grand. ”

Éthique

Qu'est-ce que la satisfaction intérieure ? La satisfaction du désir d'accomplissement de soi. Elle est ainsi synonyme de Joie spirituelle. Il ne s'agit évidemment pas d'autosatisfaction ou de suffisance. Tout au contraire, de cette satisfaction naît une insatisfaction de niveau supérieur qui alimente le processus à l'infini.

En effet, c'est une constante, toute bonne réponse à une question ou un problème quelconque n'est vraiment « bonne » réponse que si elle est féconde, c'est-à-dire si elle engendre de nouvelles questions ou problèmes de niveau supérieur.

Toute l'histoire des sciences et de la philosophie procède de ce mécanisme sans fin.

D'aucuns pourraient se décourager et ressentir une vague absurdité dans cette quête jamais achevée, perpétuellement renaissante et recommençante. À quoi bon chercher si l'on ne trouve jamais, si chaque trouvaille induit de nouveaux questionnements ?

La réponse est pourtant claire : ce n'est pas trouver qui est important ; c'est chercher. C'est le processus même qui importe et non ses résultats.

“ L’orgueil est le fait d’avoir,
par amour, une opinion plus
avantageuse que de raison
sur soi-même. ”

Traité théologico-politique

L’amour de soi, le narcissisme, le nombrilisme, est une jouissance vicieuse si elle se referme sur elle-même. Il ne s’agit pas de sombrer dans le dénigrement ou l’abjection de soi : ce serait morbidité. Il s’agit plutôt de prendre son propre ego pour ce qu’il est : un charmant esclave au service du perfectionnement et de l’accomplissement de soi, du Soi en soi.

L’orgueil est signe d’échec. Il est une défaite dans la bataille qui se joue entre l’ego et le soi profond. L’ego n’est qu’une manifestation superficielle qui tend à prendre toute la place, à occuper le centre de la scène et à s’y complaire stérilement.

L’ego ne vise pas, spontanément, à l’accomplissement de soi ; il aime le *statu quo*, il est conservateur, il veut rester le roi de la fête aux égoïsmes. « Pourquoi vouloir changer, évoluer, parfaire ? On n’est pas bien comme ça ? » : ainsi parle l’ego qui sait pertinemment que la soif de perfectionnement qui pousse l’esprit à s’accomplir le reléguera en périphérie de la vie intérieure. La profondeur cosmique du *conatus* lui est insupportable puisqu’elle lui dévoile son inanité, son innocuité, son insignifiance.

“ Tout homme aime mieux donner des ordres qu’en recevoir. ”

Traité théologico-politique

La relation verticale qu’Hegel a bien synthétisée dans sa métaphore du maître et de l’esclave (cf. *Phénoménologie de l’esprit*), est au centre des relations humaines. La hiérarchisation est instinctuelle, elle participe au besoin d’ordre inhérent à cet animal peureux – qui a donc peur du désordre – qu’est l’homme.

Il est bien des manières d’organiser un ensemble désordonné – en vue de plus d’efficacité globale. Des modèles organisationnels de plus en plus complexes peuvent être imaginés et mis en place. Toute l’histoire des idéologies politiques et des modes de gouvernance en relève. Parmi ces modèles organisationnels, le plus primaire, le plus rudimentaire et le moins efficace est la pyramide hiérarchique. Il ne connaît que les relations verticales du dominant sur le dominé. C’est le mode organisationnel des troupeaux de vaches qui institue l’ordre des préséances d’accès au fourrage.

Beaucoup de sociétés humaines ne font guère mieux. Assujettir ! Voilà le grand mot d’ordre (c’est le cas de le dire) historique. Instituer un ordre mécanique, linéaire, simpliste, vertical, excluant toute transversalité.

Chacun veut être tyran. Aucun ne veut être esclave. C’est grâce à cela que les sociétés évoluent et que les modèles organisationnels s’enrichissent.

“ Cet Être éternel et infini que nous appelons Dieu ou la Nature agit avec la même nécessité qu’il existe... N’existant pour aucune fin, il n’agit donc aussi pour aucune ; et comme son existence, son action n’a ni principe ni fin. ”

Éthique

La notion de Dieu, Spinoza l’a parfaitement définie dans les premiers axiomes de son *Éthique* : il est la substance primordiale de tout, infinie et éternelle, possédant infiniment tous les attributs possibles, dont l’existence. Ainsi tout ce qui existe est en Dieu, manifeste Dieu, émane de Dieu et est Dieu. La métaphysique de Spinoza est immanentiste et émanationniste (comme l’est toute la Kabbale) et s’oppose donc au transcendantalisme et au créationnisme des religions monothéistes.

Quant à la Nature, Spinoza y distingue la Nature naturante (*Natura naturans*) qui est le *conatus*, moteur éternel et infini de toute l’évolution de tout – et de Dieu –, et la Nature naturée (*Natura naturata*) qui est la manifestation concrète de ce qui existe et devient, résultat de l’action de la Nature naturante.

Ce qui fera frémir – hurler, devrais-je écrire – les théologiens monothéistes, c’est cette idée que Dieu lui-même est soumis à la logique de son propre *conatus*.

Dieu ne peut déroger au *Logos* suprême qui lui impose un mouvement de perfectionnement et d’accomplissement de soi, à l’instar de n’importe quelle créature. Donc Dieu ne peut pas ne pas se soumettre à cette loi suprême ; il n’est donc pas omnipotent.

De plus, comme Dieu est soumis à ce désir de perfectionnement et d'accomplissement, cela signifie trois choses inouïes : Dieu est désirant, Dieu n'est pas parfait, Dieu n'est pas achevé ! Tous les attributs que la théologie monothéiste avait patiemment rassemblés autour de l'idée de Dieu s'effondrent à tour de rôle, un à un.

Dieu ne peut pas échapper à son propre déterminisme. Sa liberté est infinie et absolue dans le cadre strict de son propre destin divin : s'accomplir et, en s'accomplissant, accomplir en perfection tout ce qui émane de lui.

Mais qu'est-elle cette perfection divine à laquelle Dieu lui-même ne peut échapper ? Très logiquement, Spinoza évite le piège et il dit : Dieu n'a pas de fin (ni finition ni finalité). Dieu est un processus sans fin. Dieu est mouvement pur. Dieu est processus pur. Dieu est dynamisme et dynamique purs. Dieu est vitalité, fécondité, créativité pures.

Dieu est infini dans le temps et l'espace. Il est aussi infini dans le devenir. Il est infini, il est donc sans fin dans toutes ses dimensions – et elles aussi sont en nombre infini.

Cette infinité a deux précédents précieux que Spinoza connaît parfaitement. Le premier vient du présocratique Anaximandre qui nomme la substance primordiale dont tout émane *Apeiron* qui est sans fin, sans limite, sans détermination. Le second vient de la Bible et de la Kabbale qui fait du YHWH (le *Logos* révélé aux hommes par Moïse) et des Elohim (les forces de la Nature) des hypostases manifestées du *Eyn-Sof*, du sans-fin, du sans-borne.

“ Il est sûr que de même que la lumière manifeste elle-même et les ténèbres ; de même la vérité est norme d'elle-même et du faux. ”

Traité théologico-politique

La lumière manifeste la lumière et l'obscurité. De même, la vérité manifeste la vérité et la fausseté.

Ce disant, Spinoza fait de l'obscurité et de la fausseté des manifestations, respectivement, de la lumière et de la vérité.

Manifester : du latin *manifestare* qui signifie « montrer, révéler, dévoiler » et qui dérive peut-être de la fête des mânes (*manium festum*) qui révèle la face cachée du monde et des esprits.

La lumière, donc, révèle les ténèbres comme la vérité révèle la fausseté.

Cela signifierait que la ténèbre comme la fausseté seraient originaires alors que la lumière et la vérité seraient secondes, émergences antagoniques de leur contraire.

C'est en tout cas l'opinion que donne le livre de la Genèse – que Spinoza connaît parfaitement ainsi que les herméneutiques kabbalistiques qui en ont été données notamment dans le Séphèr ha-Zohar, le Livre de la Splendeur. En effet, la Genèse dit qu'au tout début du monde, quatre « ingrédients » seulement existaient : la Ténèbre au-dessus de l'Abîme et le Souffle au-dessus de l'Eau. Le non-Feu (la ténèbre), la non-Terre (l'abîme), l'Air et l'Eau. Les quatre éléments y sont, mais deux n'y sont que négativement, apophatiquement.

Spinoza transpose simplement tout cela à la Fausseté et à la Vérité.

Au premier jour de la Genèse, le démiurge prédit l'émergence de la Lumière : « Et il dira : “Elohim, une Lumière adviendra” et une Lumière adviendra. » (Gen. : 1 ; 3). Et le récit ajoute : « [...] et il séparera les dieux entre la Lumière et entre la Ténèbre » (Gen. : 1 ; 4).

Tout cela est à venir, inaccompli. Dieu ne crée pas la Lumière, mais il prédit son émergence parmi les ténèbres. De même, et sur le même moule, Spinoza prédit que la vérité émergera peu à peu hors de la fausseté.

La vérité n'est donc pas native. Même Dieu, dans sa gnose infinie, ne connaît que son propre passé et son propre présent. Ce qui est à venir est total mystère, même pour Lui. Dieu n'est donc pas omniscient, comme le prétendent les théologiens des monothéismes.

La vérité se construit au fur et à mesure du processus d'accomplissement du Tout, de Dieu, de la Nature et de tout ce qu'elle contient, l'homme compris.

La vérité advient, émerge, surgit, jaillit. Elle n'est pas. Elle se réalise, elle s'actualise. Peu à peu.

Cela souligne que la vérité est toujours vérité de quelque chose ou sur quelque chose. Lorsque tout est chaotique, flou, indiscernable, tohu et bohu : alors rien n'existe vraiment, aucune chose ne peut prétendre être et aucune vérité, dès lors, ne peut être dite.

“ La douleur est le passage à un état de moindre perfection. ”

Éthique

La douleur peut être psychologique ; elle est alors assimilée, dans le langage de Spinoza, à la Tristesse, l'opposé de la Joie, à la souffrance intérieure, spirituelle. Le propos de Spinoza est alors, comme il nous y a habitué, parfaitement en cohérence avec son système : l'éloignement de la perfection et de la liberté qui l'accompagne provoque une Tristesse de l'être et de la douleur. Mais la douleur est aussi, souvent, physiologique, somatique. Alors ? Cette douleur du corps est-elle aussi signe d'une régression de l'âme ?

Assurément, répond Spinoza. Âme et corps forment une seule et unique entité, indivisible, insécable, indissociable. Ce qui affecte l'une, affecte l'autre. Et réciproquement.

Spinoza découvre donc le psychosomatisme. Il s'oppose, ici encore, radicalement à Descartes, le dualiste, qui établit, en l'homme, la coexistence de deux entités de nature radicalement différente et non miscible : le corps terrestre, mécanique et matériel, et l'âme céleste, psychique et spirituelle.

L'approche de Spinoza est, bien avant la lettre, résolument holistique. Tant dans son anthropologie comme ici, que dans sa cosmologie lorsqu'il affirme son fameux : *Deus sive Natura*, « Dieu, autrement dit la Nature ».

“ La mélancolie n’est que de la ferveur retombée. ”

Correspondances

Toujours ce goût de Spinoza pour les binaires : Dieu et Nature, Joie et Tristesse, Amour et Haine. Ici, il oppose mélancolie et ferveur. La mélancolie correspond à l’absence de ferveur et la ferveur, à l’absence de mélancolie.

La ferveur est cette fièvre (c’est la même étymologie) qui brûle au creux de l’âme, qui attise la volonté et qui chauffe les passions. Elle relève du Feu. La mélancolie, elle, relève de l’Eau ce que confirme son étymologie grecque qui la définit comme la noire (*mélana*) humeur (*cholia*) au sens de liquide corporel et vital comme le sont la sève ou le sang.

La mélancolie est une forme de Tristesse et de haine. La ferveur est une forme de Joie et d’amour.

Nous vivons une époque de mélancolie profonde, d’humeur noire. La ferveur est absente, ridiculisée au nom du désenchantement du monde et de la vie. La Joie elle-même n’est plus un concept en vogue. On parle du plaisir que l’on prend et du bonheur que l’on reçoit, mais plus jamais de la Joie que l’on construit.

Pourtant la ferveur est le seul grand moteur de l’action. Bien plus que l’intérêt. Le dictionnaire de l’Académie (TLF en ligne) définit ainsi la ferveur : « État d’âme passionné d’une personne qui éprouve ardeur et zèle religieux. Élan d’un cœur passionné et enthousiaste. »

Le mot enthousiasme, aussi, possède une étymologie magique : ce qui guérit en Dieu...

“ *Entre deux hommes qui n’ont pas l’expérience de Dieu, celui qui le nie en est peut-être le plus près.* ”

Traité théologico-politique

Du rapport entre l’homme et Dieu.

D’abord, il y a ceux qui ont l’expérience de Dieu et ceux qui ne l’ont pas. Car Dieu s’expérimente. Il est une expérience. Dieu se vit avant tout, et quiconque, une fois seulement, vit Dieu, vit la réalité divine, vit le Tout à s’y noyer, à s’y perdre, à s’y oublier, connaît Dieu définitivement et le problème de la foi ne le concerne plus (encore moins celui des croyances et des dogmes et des rites et des prières).

C’est la voie de toutes les mystiques authentiques. C’est la voie de l’illuminisme dont un des maîtres, Emanuel Swedenborg, tint Spinoza pour un de ses inspirateurs vénérés. Ce fut aussi la voie du quiétisme de Miguel de Molinos, de Madame Guyon et de son ami Fénelon (l’ennemi juré de Bossuet, le caniche en soutane de la cour et de Louis XIV).

Parmi ceux qui n’ont pas l’expérience de Dieu, se pose le problème de la foi en Dieu, avec ceux qui affirment Dieu (sans l’avoir vécu) et ceux qui le nient. Ce sont ces derniers, dit Spinoza, qui sont les plus susceptibles de vivre l’expérience de Dieu. Pourquoi ? Parce qu’ils sont sujets à une tension intérieure forte que ne connaissent pas les moutons de Panurge de la croyance.

On a dit que la modernité est athée, niant Dieu.

C’est vrai car, en éloignant Dieu de la Nature, en fustigeant la Vie et en diabolisant le monde, le christianisme a fait le lit d’un athéisme rampant et d’un matérialisme vulgaire.

Dieu est devenu quasi totalement étranger au monde. Les Américains l’ont parfaitement compris, eux qui font de la foi en Dieu (le Dieu personnel chrétien, s’entend) le parangon de la civilisation, mais qui offrent le monde en pâture aux pires instincts dominateurs et pilleurs.

La distance croissante mise entre Dieu et l'homme conduit à l'athéisme. Soit.

Mais à l'inverse, depuis longtemps, les turbulences délétères du monde socioéconomique n'avaient pas provoqué une telle quête de sens et de sacralisation de la vie.

Depuis quelques décennies, le mouvement déjà ancien du déclin des religions instituées s'amplifie, mais voit gonfler un mouvement de recherche de spiritualité ou, devrais-je dire, de respiritualisation du monde et de la vie. Le problème n'y est plus Dieu, mais le Divin ; un Divin immanent, naturaliste et moniste, panthéiste ou panenthéiste, spinoziste, donc.

L'antithéiste des spiritualités libres et libérées est bien plus proche du Divin que ne l'est le théiste des religions dogmatiques et sclérosées.

Sixième partie

Amour

“ Dans la plupart des amours, il y en a un qui joue et l'autre qui est joué ; Cupidon est avant tout un petit régisseur de théâtre. ”

Correspondances

L'amour ici pointé n'est évidemment pas l'Amour mystique ou métaphysique comme un des modes de la Joie spirituelle. Spinoza nous parle de l'amour prosaïque entre un homme et une femme, l'amour du couple, l'amour placé sous le signe et la flèche de Cupidon, version latine de l'Éros grec.

Très naturellement, Spinoza projette sur cet amour ce qu'il a deviné de toutes les relations humaines, comme nous l'avons vu plus haut : au niveau le plus bas, au stade le plus primitif, toute relation humaine se construit sur le modèle hiérarchique, dans le schéma d'un dominant et d'un dominé, d'un maître et d'un esclave. La femme sera virago portant culotte ou fille soumise ; l'homme sera tyran domestique ou minable rampant.

Mais dans tous les cas, nous révèle Spinoza, il s'agit de rôle que nos acteurs conjugaux jouent, parfois même à tour de rôle, c'est le cas de le dire.

Cupidon est un régisseur de théâtre et le monde conjugal est une mise en scène qui commence avec les fastes artificiels et mélodramatiques du mariage.

Si la vie est une tragédie, l'amour en est la comédie.

“ Comme j’ai aimé cette femme, et le rôle, et l’asphyxie et l’étau. ”

Correspondances

Spinoza était parfois franchement misogyne. Il a écrit des horreurs sur les femmes et sur leur rôle secondaire et néfaste dans la vie réelle.

Il vécut d’ailleurs chaste et célibataire toute sa vie.

La femme est étouffante pour l’homme, signifie-t-il dans notre extrait ci-dessus. Comme le rôle de l’étranglement, comme l’asphyxie de l’apnée, comme l’étau qui serre la gorge. Par la femme, l’homme manque d’air et ne peut plus respirer.

Disons-le autrement... Toute relation humaine est perte de liberté. Tel n’est pas l’apanage que du seul mariage. Toute relation implique une perte d’autonomie et installe une interdépendance, voire une dépendance. Un jeu de réciprocité s’enclenche, qui oblige. Est-ce une fatalité ? Dans la majorité des cas, la simple observation semble bien le confirmer : les êtres humains s’ingénient à s’entrenouer les uns aux autres dans des rets de plus en plus denses et emprisonnants. Pourquoi ? Par peur de la solitude ! Par grégarisme ou grégarité, comme l’on voudra. L’effet meute, l’effet troupeau, l’effet clan. L’homme, n’en déplaise à Socrate et à Rousseau, n’est pas un animal social – il serait même plutôt asocial puisque, dès qu’il en a les moyens, il fait tout pour fuir la promiscuité de ses « semblables » ; cependant l’homme est un animal communautaire, clanique, tribal.

“ Il faut toujours faire ce que l'on ne croit pas pouvoir faire. ”

Traité théologico-politique

Un compagnon du Devoir me souffla un jour à l'oreille : « Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est chemin. » Il faut, en tout, relever les défis de la vie, non pour chercher le danger – c'est puéril –, mais pour chercher la difficulté et se surmonter, se dépasser, se hisser à la hauteur de nos capacités cachées. La difficulté est la meilleure des professeurs.

Bien sûr, ce conseil de Spinoza s'inscrit en faux total par rapport à notre « civilisation » de la facilité. Nous en avons déjà parlé : ce qui est facile ne vaut rien.

Spinoza croit aussi que nous possédons, en nous, des talents et des forces, des aptitudes et des potentialités que nous ne soupçonnons pas et qui ne se révèlent que lorsque la vie les active pour surmonter des situations nouvelles.

Un dicton américain dit un peu la même chose : « *They didn't know it was impossible, so they made it* » (« Ils ne savaient pas que c'était impossible, aussi l'ont-ils fait »).

« Impossible n'est pas français », assure-t-on parfois...

Quoi qu'il en soit, deux voies s'ouvrent toujours, pour n'importe quelle situation : la voie du moindre effort et de la facilité, la voie du surpasement de soi et de la difficulté. Notre paresse foncière sait vers où elle veut aller ; elle préfère descendre mais toute descente est triste.

“ C’est une grande folie que de vouloir être sage tout seul. ”

Traité théologico-politique

Spinoza prend ici le concept de Sagesse dans son sens grec ancien : l’art de vivre ensemble et en harmonie dans la cité. En ce sens, sa remarque est triviale.

En revanche, si l’on prend l’idée de sagesse comme l’art de cultiver la joie de vivre, la remarque est discutable car la joie de vivre ne dépend pas nécessairement des autres ou d’une relation avec d’autres. Un solitaire peut très bien atteindre cette forme de sagesse-là, en anachorète, en ermite. Mais alors, il ne s’agit que de solitude humaine car on n’est jamais seul au milieu de la Nature sauvage ; la vie bruisse partout et constitue un vis-à-vis des plus stimulant, des plus loquace, même.

Plus philosophiquement, Dieu étant tout en tout, étant partout, celui qui vit Dieu, et dont l’esprit est en résonance avec Lui, n’est jamais seul et la sagesse est directement là, à portée de vie.

Ce n’est pas tant la solitude que l’isolement qui éloigne de la sagesse. L’isolement coupe de tout contact avec le réel, avec la Nature et Dieu, avec la Vie qui coule partout, pas la solitude.

La solitude est un trésor de paix et de silence qui rend apte à la résonance avec le réel. Alors que l’isolement dresse un mur opaque et terrible entre l’âme intérieure et le reste de la Vie : là aucune sagesse n’est possible.

“ La femme qui a le plus besoin d’être libérée est celle que chaque homme porte en lui. ”

Correspondances

Je ne sais pas si Spinoza aurait aimé Françoise Giroud (cofondatrice de *L’Express* avec Jean-Jacques Servan-Schreiber, alias JJSS) mais celle-ci admit un jour l’échec des mouvements de la femme en disant qu’ils avaient effectivement libéré la part masculine de la femme mais n’avaient pas réussi à libérer la part féminine en l’homme.

Spinoza ne dit pas autre chose – ce qui, je le crois, peut être compris comme un hommage, sinon à la femme (Spinoza fut un peu misogyne), au moins à la féminité.

On jase beaucoup, c’est à la mode, sur la théorie des genres qui affirme, en gros, qu’homme ou femme ne sont que des rôles appris et non des natures innées différentes. Cette mode est liée aux divers mouvements visant la normalisation des homosexualités si longtemps diabolisées.

Il est plus que probable que Spinoza n’y eût point adhéré.

Féminité et masculinité sont des polarités de vie, autant physiologiques que psychologiques, autant innées qu’acquises, autant génétiques que noétiques.

Bref : Spinoza regrette ce manque de féminité chez les mâles qui les prive de cette intuition, de cette sensibilité, de cette inscription dans la durée et la patience, dans la paix et la tendresse.

“ La logique précède toute expérience. Elle précède le Comment, non le Quoi. ”

Traité théologico-politique

En affirmant cette précédence de la logique sur l'expérience, c'est-à-dire du formel sur le phénoménal (le « Comment ») mais non sur le nouménal (le « Quoi »), Spinoza ose une thèse hardie. Lui qui conchie l'idéalisme sous toutes ses formes frôle, ici, le pythagorisme, l'existence de normes absolues de vérité hors des perceptions et conceptions humaines.

Ce débat est d'actualité, aujourd'hui, en physique théorique où la question iconoclaste est posée souvent et moins discrètement que naguère : les mathématiques – invention humaine fondée sur des définitions axiomatiques et des conventions syntaxiques – sont-elles un langage adéquat pour la description fidèle des phénomènes de la Nature ? Ce n'est guère le lieu ici d'en discuter (cf. mon : *Ni hasard, ni nécessité* – préface d'Edgar Morin – à paraître chez OXUS), mais il y a de fortes et bonnes raisons d'en douter... à l'encontre du dogme instauré par Galilée et magnifié par Newton, Maxwell, Einstein et Heisenberg.

Il est triste de songer que Spinoza n'eut pas l'occasion d'étudier les logiques indiennes de la non-dualité ou du quadrilemme, d'auteurs comme Shankara ou Nagarjuna.

“ La sagesse c’est d’avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu’on les poursuit. ”

Correspondances

L’image est très belle. Si le rêve est trop petit, il se confond, de loin, avec la mouche qui passe.

Mais quel serait le rêve le plus grand sinon celui de devenir Dieu ? Il ne peut y en avoir de plus énorme... et de plus hérétique, probablement. Et pourtant, c’est bien là le grand rêve de Spinoza : devenir Dieu. Non pas comme Dieu, mais bien Dieu, tout court.

Tout son système, toute sa doctrine vont en ce sens.

Dieu est tout, tout est en Dieu. L’homme est en Dieu. L’homme possède un esprit qui n’est que reflet de l’Esprit de Dieu. L’esprit de l’homme peut entrer en résonance avec l’Esprit de Dieu dans le cadre de son *conatus*, de son effort intérieur pour accomplir pleinement ce qu’il est, son soi. En s’accomplissant, l’homme peut atteindre sa perfection, c’est-à-dire la connaissance absolue, directe et immédiate de la gnose et participer totalement à la liberté divine. Alors l’homme devient Dieu. Ou, plus exactement, l’homme et Dieu se confondent : la partie rejoint le Tout et s’identifie à lui.

Ce rêve qu’a Spinoza et qu’il nous demande de partager avec lui, ce plus grand rêve qui puisse être, ce rêve de devenir Dieu en Dieu, c’est le rêve de toutes les Mystiques, c’est le rêve kabbalistique par excellence.

“ L’art d’aimer ? C’est savoir joindre à un tempérament de vampire la discrétion d’une anémone. ”

Correspondances

Encore une fois, ici, Spinoza s’attaque à « l’amour » au sens trivial, pratique et conjugal et se place bien loin de cette métaphysique de l’Amour spirituel qu’il bâtit ailleurs.

Pourquoi s’acharne-t-il sur ce thème ? Pourquoi s’est-il enfermé toute sa vie dans un célibat têtu et endurci ? Ses parents lui ont-ils donné l’exemple d’un couple bancal, disharmonieux, déséquilibré ? Nul ne sait.

Le vampire incarne cette légende de qui se nourrit du sang – de la vie, donc – de l’autre ; ce suceur de sang ne survit qu’en parasitant l’autre et en lui inoculant son vampirisme puisque la victime du vampire, selon la fable, devient vampire à son tour.

Quant à l’anémone, elle est une petite fleur discrète et fine qui n’a pas été choisie au hasard par Spinoza. L’anémone symbolise la rupture, l’abandon, la persévérance ou la renaissance.

Selon la mythologie gréco-romaine, l’anémone serait née de la mort d’Adonis, dieu de la végétation et de la nature. Celui-ci, partagé entre deux femmes, Perséphone et Aphrodite, perdit la vie sous la charge d’un sanglier. Aphrodite en fut si affligée qu’elle fit naître l’anémone rouge du sang de son défunt mari.

Vampirisme et deuil... Joli tableau de l’amour conjugal !

Septième partie

Vie

“ Le ciel et l'enfer sont au-dedans de notre être. ”

Traité théologico-politique

Spinoza ne croit pas en une quelconque vie après la mort. Il refuse et récuse tout dualisme qui scinderait le réel en deux mondes opposés, de natures différentes. Il n'y a qu'un seul monde et c'est celui-ci : la Nature qui est Dieu, qui est en Dieu. Il n'y a aucun arrière-monde, nulle part, jamais ! Il n'y a donc aucun *Hadès* (tradition grecque), aucun *Shéol* (tradition hébraïque), aucun Enfer ou Paradis (tradition chrétienne) et, bien sûr, aucun Purgatoire (tradition catholique).

En revanche, chacun se crée son propre ciel et son propre enfer à chaque instant, dans la menée de sa vie vers plus de Joie (« ciel ») ou plus de Tristesse (« enfer »). Comme on l'a vu, Spinoza suspecte que notre esprit participe, d'une certaine manière, à l'éternité de l'Esprit divin. Cela signifie que notre « ciel » ou notre « enfer » intérieurs, faits de nos Joies et de nos Tristesses, nous poursuivront pour toute l'éternité.

On comprend alors immédiatement la portée du propos en termes de responsabilité personnelle : chacun est responsable de sa propre éternité de Joie ou de Tristesse. Nous jouons notre propre éternité à chaque instant. Nos progrès dans notre propre accomplissement et, donc, dans l'accomplissement, en nous, du Dieu éternel et immanent qui nous habite, en sont l'exacte mesure.

“ L’homme est le grand abîme. ”

Traité théologico-politique

Ces quelques mots, dans le texte de Spinoza, suivent immédiatement la citation précédente et ne forment, avec elle, qu’une seule et même idée.

« L’homme est le grand abîme » fait, sans doute, référence au second verset du livre biblique de la Genèse « [...] et une ténèbre au-dessus des faces de l’abîme et un souffle des dieux, palpitations au-dessus des faces de l’eau ».

L’homme est cet abîme au-dessus duquel flotte une ténèbre épaisse et insondable que la lumière, bientôt, viendra révéler.

L’idée métaphorique sous-jacente tend à indiquer que l’homme est un trou sans fond, une béance donc. L’homme n’a aucune substance. Dans son troisième axiome de l’*Éthique*, Spinoza définit la substance : « Par substance, j’entends ce qui est en soi et se conçoit par soi : c’est-à-dire ce dont le concept n’a pas besoin du concept d’autre chose d’où il faille le former. »

En bref : l’homme n’est qu’un épiphénomène, il n’est qu’une manifestation d’une substance qui ne lui est nullement propre : Dieu. Il n’est qu’une vague sur l’océan et, sous cette vague, il n’y a qu’abysses insondables.

Mais si l’homme n’est qu’épiphénomène, s’il n’a aucune existence par soi et pour soi, s’il n’est que manifestation, alors voilà dénoncés tous les jeux de l’ego trompeur qui tente de faire croire à l’homme qu’il existe vraiment, qu’il est une essence et non pas seulement une existence.

“ *Le clientélisme est plus efficace que la loi, le vote étant devenu un rituel spectaculaire.* ”

Traité théologico-politique

Spinoza vit en Hollande qui, en son ^{xvii}^e siècle, est la seule république démocratique d'Europe. Les édiles y sont élus.

Spinoza assiste donc, régulièrement, au spectacle de la mascarade démagogique. Et, comme la plupart des philosophes, il en conclut l'inanité du principe même de la démocratie dont le seul mode pratique est la démagogie.

Cette démagogie, Spinoza la démasque au travers des pratiques politiciennes du clientélisme. Rien n'a changé et nos démagogies européennes, encore plus à gauche qu'à droite, ne fonctionnent qu'à grands coups de promesses absurdes, de copinages malsains, de prébendes organisées, de gabegies somptuaires aussi inutiles pour le bien commun que rentables pour les « amis ».

Spinoza n'est pas dupe. Il ne croit pas en la démocratie et il n'y voit, très pertinemment, qu'un « rituel spectaculaire ».

Aujourd'hui sévit un paradigme de la société de masse qui correspond, en politique, à la démagogie, au juridisme et à la dictature des sondages ; en économie, à l'industrialisme, à la production et au marketing de masse, à la grande distribution, au tourisme de masse et à l'irrationalisme boursier ; et, en noétique, aux médias de masse, à la dictature de l'audience et du tirage, et à la dévalorisation de l'école et de l'université.

“ Le courage et la joie sont deux facteurs vitaux. ”

Traité théologico-politique

La Joie indique et mesure la progression dans le processus d'accomplissement de soi. Vivre, c'est s'accomplir. Ne pas s'accomplir, c'est ne pas vivre, c'est mourir à soi, c'est n'être qu'un mort-vivant, un zombie comme l'on en voit des milliards pulluler à la surface de la Terre.

Mais la Joie et l'accomplissement ne sont possibles qu'en mobilisant, à leur service, toutes les forces et énergies latentes, psychiques et physiques, pour accomplir son œuvre propre, pour réaliser son destin propre, envers et contre tous et tout.

Cette mobilisation énergétique, si j'ose m'exprimer ainsi, s'appelle le « courage ».

Le courage est de la volonté active et activée, en marche. Il est l'expression d'un *conatus* avivé.

De plus, entre joie et courage s'installe un mouvement dialectique puissant puisque le courage alimente la joie, et puisque la joie alimente aussi le courage en retour. Cercle vertueux, donc.

Il ne faut dès lors pas s'étonner si un monde sans joie tel que le nôtre – malgré les plaisirs et euphories artificiels et apparents – est aussi un monde sans courage où règnent les « à quoi bon » et les « bof ». Un monde où les jeunes rêvent de retraite et de sécurité, où la soif d'entreprendre est éteinte, où l'idéal professionnel est devenu le salariat, c'est-à-dire l'esclavage doré et protégé par saint Dicot.

“ Le moi, devant autrui, est infiniment responsable. ”

Traité théologico-politique

La responsabilité personnelle est le fondement même de toute éthique – ce qui n’est pas le cas dans les morales collectives de l’obéissance aux normes closes dont l’effraction est punie quels qu’en soient les mobiles.

L’éthique est affaire personnelle ; elle est volonté permanente de tracer un chemin d’accomplissement de soi qui soit le plus en harmonie avec les évolutions du monde donc, aussi, des autres et de la Nature. L’éthique, en somme, est une optimisation permanente de la vie.

L’éthique est personnelle, donc, et implique une responsabilisation de soi, à chaque instant. Rien de ce que nous osons faire n’est neutre. Tout étant relié et connecté à tout, tout influence tout, de proche en proche, jusqu’aux confins de l’univers.

Le moindre geste, la moindre parole, la moindre pensée, perturbe tout l’univers et ébranle une chaîne infinie de conséquences pour toute l’éternité.

Spinoza restreint cette immense responsabilité personnelle à « autrui », mais il faut l’étendre à toute la Nature, à tout l’univers, à Dieu. Autrui n’est qu’épiphiénomène et manifestation de la chair immanente du Tout-Un. Autrui n’est que l’ensemble des vagues de l’océan, mais n’est pas l’océan. La responsabilité éthique de chacun s’étend à la totalité de l’océan et non seulement aux vagues à sa surface.

“ Le toucher est le plus
démystificateur de tous les sens,
à la différence de la vue, qui est
le plus magique. ”

Traité théologico-politique

La peau ne ment pas et l'œil magnifie.

Mais le toucher n'atteint que le contactable, il est impuissant à distance. Par le seul toucher, on ne construirait qu'une science du tout proche et l'univers se restreindrait à quelques mètres carrés de sensations plutôt fines mais étroites.

De façon plus générale, Spinoza indique que nos sens sont des voies d'accès aux apparences du réel qui sont bien imparfaites, partielles et partiales, étroites et déformantes.

Il sait que tout ce que nous avons en tête et tout ce que nous en faisons pour produire nos idées, nos théories et nos rêves viennent de là, de cette source si peu fiable que sont nos sens.

Le débat est aussi vieux que l'épistémologie et la philosophie : quelle valeur peut bien avoir une connaissance tout entière fondée sur l'apport de sens aussi imparfaits, qui ne nous renseignent que sur certaines apparences superficielles du réel ?

Dans l'*Éthique*, Spinoza indique que la valeur de cette connaissance est directement proportionnelle à sa cohérence et à sa consistance, à sa cohérence globale avec tout ce qui est perceptible et observable et à sa consistance globale interne.

Une connaissance isolée ne vaut pas grand-chose ; elle ne prend valeur que reliée à toutes les autres connaissances accumulées et en entrant en cohérence et en consistance avec elles. C'est par ce processus que la connaissance s'épure, peu à peu, des scories et des imperfections de nos sens.

Et puis, il y a l'intuition, cette connaissance en prise directe avec le réel, cette entrée en résonance avec le noumène qui agit sous les phénomènes.

En fait, les sens et l'intuition sont des voies complémentaires, des registres d'accès aux manifestations du réel qui se complètent, donc. L'intuition sans les sens resterait floue, improbable, suspecte, fantasmagorique. Mais les sens sans l'intuition se perdraient dans leur analycisme, dans leur partialité et leur myopie, et présenteraient l'univers comme une mosaïque de sensations sans cohérence : il faut le recul de l'intuition pour y voir le dessin d'ensemble.

Les sens sont analytiques et l'intuition est synthétique.

La grande faiblesse des sciences actuelles est de refuser toute confiance à l'intuition au nom du positivisme, du rationalisme et du scientisme encore actifs, et à ne faire confiance qu'à l'analycisme destructeur des approches expérimentales.

“ Le mot élucider devient dangereux si l’on croit que l’on peut faire en toutes choses toute la lumière. ”

Traité théologico-politique

Élucider, lucidité viennent du latin *lux* (*lucis* au génitif) qui signifie : « lumière ». De là, aussi, dérive Lucifer, celui qui porte (*ferre*) la lumière (*lucem*). Et c’est bien contre une dérive luciférienne que Spinoza nous met en garde.

Il faut se méfier de tous les Prométhée et de leur croyance absurde et destructrice en ces progrès qui ne sont que techniques et qui ravagent la Nature et le monde, les cœurs et les esprits.

Il ne s’agit sûrement pas de nostalgie, de pleurnicherie sur le « bon vieux temps » qui n’a jamais existé et que l’on se plaît à réinventer chacun avec ses propres fantasmes. Mais il ne s’agit pas non plus de signer un chèque en blanc et de croire naïvement en cette religion absurde du « progrès » sacralisé et des progressismes divinisés.

Tout « progrès » n’est pas forcément bon sauf celui que l’on construit soi-même vers son propre accomplissement. C’est d’ailleurs cet accomplissement individuel et collectif qui doit être la seule aune d’évaluation d’un « progrès ». Et, à ce titre, on remarque bien vite que la plupart des « progrès » techniques ou sociaux si adulés aujourd’hui n’en sont pas puisqu’ils causent des régressions graves, et des abrutissements et des assuétudes et des esclavages profonds.

“ L’homme juste et libre est celui qui connaît la vraie raison des lois. ”

Traité théologico-politique

Rappelons que, selon Spinoza, l’homme ne devient libre qu’en s’accomplissant lui-même et en réalisant son destin. Quant à l’homme juste, il parvient à trancher, dans la masse des événements, ceux qui portent en eux un réel accomplissement et à écarter les autres.

Cet homme, s’il est libre et juste, donc, est seul capable de discerner la vraie raison des lois, celles des hommes, celles de la Nature, celles de Dieu.

Quelle est cette vraie raison des lois ? Tout simplement la raison qui implique que seul l’homme libre et juste puisse la discerner : l’accomplissement.

Les lois n’ont de sens et de valeur que si elles facilitent l’accomplissement de tous et de chacun. Dans le cas contraire, elles sont néfastes et la désobéissance civile et la résistance passive deviennent un devoir, comme l’avait bien remarqué Henry David Thoreau (1817-1862), le transcendantaliste américain, ami de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) et inspirateur de l’action non violente de Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948).

Les lois de la physique, les lois de la Nature, donc, qui sont celles de Dieu, visent à permettre tous les développements, combinaisons et mouvements susceptibles de faire surgir des structures et propriétés émergentes.

Quant aux lois des hommes...

“ L’homme libre désire le bien. ”

Traité théologico-politique

Vlan ! Abrupt, simple et vrai. L’homme libre : répétons-le, n’est libre que l’homme en chemin vers son accomplissement, vers sa propre perfection.

Le bien (la finalité de l’éthique) : l’accomplissement global du Tout, de la Nature, de Dieu.

L’accomplissement de chacun participe et alimente l’accomplissement du tout. L’accomplissement du tout favorise et facilite l’accomplissement de chacun.

Il y a donc une dialectique positive et permanente entre les accomplissements individuels et l’accomplissement global.

Pour le dire autrement : la liberté favorise l’éthique et l’éthique favorise la liberté.

A contrario : une morale qui tendrait à restreindre la liberté est néfaste ; et une fausse liberté capricieuse qui oublierait l’éthique est tout autant nocive.

La liberté implique l’éthique. Et la responsabilité, donc, car il ne peut y avoir d’éthique sans responsabilité.

Rappelons, cependant, que l’éthique n’a pas grand-chose à voir avec les morales normatives qui parsèment l’histoire des hommes. L’éthique est toujours personnelle, toujours amoral, toujours évolutive et à la recherche, dans chaque cas particulier (il n’y a pas de cas général), de l’harmonisation des accomplissements qui y sont impliqués.

“ Ni rire, ni pleurer, comprendre ! ”

Traité théologico-politique

Cette forme compacte du : « Ne pas railler, ne pas déplorer, ne pas maudire, mais comprendre », porte évidemment le même message de fond.

Observons seulement les deux verbes ici utilisés : rire et pleurer, et prenons-les au sens le plus général. Pour comprendre, il ne faut ni rire, ni pleurer. Formulée ainsi, la sentence prend un tout autre sens, et combien plus profond.

Comprendre, c'est connaître, n'est-ce pas ? Donc...

Les rires et les larmes seraient ennemis de la connaissance.

Le rire, le vrai rire, exprime la Joie, c'est-à-dire le progrès sur la voie de l'accomplissement de soi. Les larmes, les vraies larmes, expriment la Tristesse, c'est-à-dire le regret sur la voie de l'accomplissement de soi.

Le rire et les larmes sont donc égocentrés puisqu'ils traduisent l'évolution de soi par rapport à soi. Or, précisément, la connaissance, pour être authentique, doit éviter l'égocentrisme puisqu'elle ne peut être véritable qu'en étant universelle.

Y a-t-il pour autant déconnexion entre accomplissement spirituel et connaissance intellectuelle ? Il n'y a clairement aucune équivalence entre ces deux, ni aucune indépendance non plus, mais il y a bien un rapport dialectique : elles se nourrissent mutuellement, sans se confondre.

“ Nul n’a vu Dieu ; on ne l’a connu que par la voie de la sagesse. ”

Traité théologico-politique

Nul n’a vu Dieu ? Mais, pourtant, Dieu est la Nature et je vois la Nature à chaque instant. Attention, ce que l’on voit en regardant le monde, n’est que l’apparence de la Nature naturée (cf. *supra*) et non la réalité de la Nature naturante qui, elle, est Dieu.

Pour atteindre Dieu, c’est-à-dire la Nature naturante, il faut passer au-delà des apparences de la Nature naturée, il faut passer du phénomène au noumène, il faut passer du résultat au processus, du cosmos au *Logos*.

Mais comment réussir ce passage délicat, difficile au-dessus du gouffre abyssal de nos infirmités humaines ? Par la Sagesse, répond Spinoza.

Mais qu’est-ce que la Sagesse ? Ce vers quoi tend toute la philosophie puisqu’elle est, étymologiquement, amour de la sagesse. La Sagesse est cet art de vivre qui, en tout, partout, toujours, vise la Joie, c’est-à-dire le plein accomplissement de tout l’accomplissable ici et maintenant. La Sagesse est amour de la perfection de soi ; elle est chemin ascendant vers elle.

La Sagesse, vue ainsi, est donc chemin vers Dieu puisque Dieu, qui est tout et en qui tout est, est la Nature naturante, c’est-à-dire le moteur ultime et profond de tout accomplissement.

La Sagesse est le chemin de l’accomplissement de soi pour l’accomplissement de Dieu... et réciproquement.

“ Objection contre la science : ce monde ne mérite pas d’être connu. ”

Traité théologico-politique

Comment faut-il prendre cela ? Comme une opinion qui serait celle de Spinoza ? Ou comme une opinion extérieure que Spinoza relaterait sans la partager ?

Spinoza n’est pas un scientifique et, souvent, il critique, à bon droit, cette science qui ne vise que des « progrès » techniques, on l’a vu. François Rabelais (né entre 1483 et 1494, mort en 1553, connu aussi sous le pseudonyme anagrammatique d’Alcofribas Nasier) aurait rappelé, fort opportunément que : « Science sans conscience n’est que ruine de l’âme. »

Quoi qu’il en soit : le monde mérite-t-il d’être connu ? Non, répondront tous les idéalistes qui refusent ce monde réel tel qu’il est. Ce fut longtemps la position de l’Église qui récusait toute forme de science pour se cantonner dans le fantasme théologique des études de l’autre-monde, celui tant espéré de l’après-mort. Pour ceux-là, le monde réel et actuel n’a aucun intérêt (puisqu’il est diabolique). Il en est de même pour tous les idéologues qui, eux aussi, visent et veulent un autre monde, non pas dans un improbable « ailleurs », mais dans un tout aussi improbable « plus tard ».

Les idéalistes n’aiment pas le monde tel qu’il est et ne cherchent pas à le connaître. Ils le dédaignent, le conchient, le méprisent.

“ On ne devient homme qu’en se surpassant. ”

Traité théologico-politique

On croirait, en passant sur l’anachronisme, lire du Nietzsche ! L’homme n’est pas homme, mais il peut le devenir. Avant cela, il n’est qu’un animal humain. Beaucoup le demeurent. Le but de l’existence n’est-il pas de faire advenir l’homme en l’homme ? Quel beau rêve que celui de rendre l’homme enfin humain... enfin pleinement humain, loin du bestial barbare qu’il est si souvent.

Et que faut-il donc pour que l’homme devienne réellement homme ? « L’homme doit être surpassé », ce sont les propres mots de Nietzsche. L’homme doit être surmonté. Et cet homme plus qu’humain, Nietzsche l’appelle le Surhumain. Il en fera d’ailleurs le moteur de toute sa vision de l’histoire et de la vocation des hommes.

Spinoza, plus modeste assurément, demande seulement que chaque homme se surpasse. Mais que veut dire « se surpasser » ?

Déplacer ses limites. Activer toutes ses énergies cachées. Choisir la voie difficile, la voie *du* difficile. Ne pas se contenter de ce qu’il est, mais *vouloir* devenir plus.

Le contraire du surpassement, c’est la facilité, le confort, le ronronnement routinier d’une existence sans relief, la jouissance bestiale du troupeau et de son fourrage.

Le surpassement de soi passe par le détachement des autres et de leurs inerties grégaires.

“ On ne peut mettre le vent en cage. ”

Traité théologico-politique

Éloge de la liberté. Apologie de la fluidité. Mais liberté et fluidité ne s'impliquent-elles pas mutuellement ? Est-il possible d'être libre en étant rigide ?

La rigidité est prisonnière de sa ligne droite, certes, elle ne peut donc être libre ; mais, surtout, de la rencontre entre liberté et obstacle sortent plusieurs scénarii que l'on a étudiés avec Spinoza : le combat et la fuite sont fidèles à la ligne droite, en avant comme en arrière, alors que le contournement ou le dépassement quittent la ligne droite et osent une autre voie, courbe, inconnue. Ce sont évidemment ces deux dernières tactiques que choisira l'homme libre.

Symétriquement : que serait une fluidité prisonnière ? Elle symboliserait ce travers commun d'une belle souplesse enfermée dans un projet rigoriste. Par exemple, une habileté verbale magistrale mise au service de préjugés ou de dogmes rigides et froids. Ce travers est typique de tous les juridismes. De tous les sophismes. De tous les jésuitismes.

Liberté et rigidité s'excluent mutuellement ou se pervertissent mutuellement.

L'histoire humaine le démontre à suffisance : dès que la liberté est hors la loi, la loi devient carcérale et coercitive, totalitaire et tyrannique. La rigidité bureaucratique y fait loi. Et l'univers devient kafkaïen. George Orwell l'a parfaitement décrit dans son 1984...

“ Par réalité et par perfection j’entends la même chose. ”

Éthique

Encore un incroyable raccourci spinozien, pourtant clairement avéré.

La perfection est l’état correspondant au plein accomplissement de soi, moment où s’atteignent la grande liberté et la gnose suprême. Ce côté-là de l’équation est clair.

Mais la réalité ? Qu’est-ce que le réel ? Le réel n’est ni ce que l’homme perçoit, ni ce qu’il conçoit, malgré qu’il vive et pense au sein du réel même. Le réel est paradoxalement l’homme et le non-homme, sans être de l’homme ni par l’homme.

Tout en étant bien réel, l’homme ne perçoit ni ne conçoit valablement sa propre réalité. Le réel lui est inaccessible. Il le vit pleinement, mais il ne l’appréhende guère.

Alors, qu’est le réel ? Il est le Tout qui existe, il est la Nature et Dieu, au sens spinozien de ces termes.

Dieu est le réel et le réel est Dieu. Or Dieu, tel qu’il est, est le stade ultime de la perfection déjà conquise. Rien n’est plus parfait que Dieu dans sa perfection actuelle, même si cette perfection est en voie de perfectionnement et est susceptible d’encore plus d’accomplissement, à l’infini.

Ainsi, à l’instant présent, en Dieu, perfection et réalité se confondent. Mais perfection et réalité sont une seule et même chose dynamique, elles forment un seul et même processus en voie d’accomplissement. La perfection et la réalité se surpassent elles-mêmes constamment.

“ Si vous voulez que la vie vous sourie, apportez-lui d’abord votre bonne humeur. ”

Correspondances

Simple et pratique. La joie de vivre est volonté. La joie de vivre est état d’esprit. La joie de vivre est terriblement contagieuse. Il suffit de la contracter et de la cultiver.

Il n’est pas question ici d’optimisme ou de pessimisme, de pensée positive ou négative, de verre à moitié plein ou à moitié vide. Laissons ces enfantillages aux magazines de masse ou aux psys à la mode.

Il ne s’agit d’être optimiste ou pessimiste. Spinoza nous l’a assez rappelé : la lucidité seule permet de dépasser ces dualismes puérils.

Être souriant, cultiver la joie de vivre n’ont rien à voir avec le regard que l’on jette sur le monde. Le monde est ce qu’il est et il convient de le voir tel qu’il est en toute lucidité. En revanche, le sourire et la joie résultent de la volonté que l’on cultive en soi d’assumer pleinement et joyeusement le monde tel qu’il est et notre destin propre tel qu’il est.

Je suis ce que je suis, et c’est très bien ainsi.

Le monde est ce qu’il est, et c’est très bien aussi.

Et entre le monde qui est riche en opportunités et ce moi qui est aussi plein de potentialités, il ne peut qu’y avoir des aventures à vivre et des rencontres à faire. L’accomplissement de l’existence se trame grâce à ces aventures et ces rencontres. En elles, donc, sont prêtes à jaillir toutes les joies de la vie. Alors, sourire !

“ Tout est enfermé dans l'être humain : il est le complément et l'achèvement de tout. ”

Éthique

Spinoza, sans le savoir, anticipe un concept qui ne viendra que bien plus tard, dans la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, après la découverte et la mise en usage du rayon laser : l'hologramme.

Spinoza a l'intuition, ici, d'un univers hologrammique, c'est-à-dire d'un univers tellement intriqué, où tout est tellement en relation et interaction avec tout, où tout est tellement cause et effet de tout, que chaque parcelle, aussi infime soit-elle, est le parfait résultat de toute l'histoire du cosmos et contient donc, en lui, toute la mémoire de tout l'univers.

Toute la mémoire de toute l'histoire de tout l'univers est totalement en moi, en chacune de mes fibres, en chacune de mes cellules.

Tout est enfermé en moi. Et mon accomplissement accomplit toute cette histoire cosmique.

J'accomplis donc l'univers entier à chaque instant.

Cette idée est hallucinante, grisante... et un peu effrayante en regard de la responsabilité immense qu'elle implique.

Rien ne m'est étranger. Tout s'accomplit aussi en moi. Mon accomplissement est accomplissement local et global à la fois. Mon accomplissement personnel est aussi un accomplissement cosmique.

“ S’il était aussi facile de commander aux âmes qu’aux langues, il n’y aurait aucun souverain qui ne régnât en sécurité. ”

Traité théologico-politique

Le tyran peut faire taire les langues mais, pour tuer la sédition, il devrait faire taire les âmes, ce qui est une tout autre paire de manches.

On peut tuer la liberté de parole, mais jamais la liberté de pensée. Chacun est parfaitement libre au-dedans de soi. Nulle prison, hors la mort, ne peut brider un esprit qui pense. Et ce n’est pas parce que l’on ne dit rien que l’on ne pense pas.

Bien au contraire : le silence est le plus fertile ferment de la pensée.

Spinoza regarde son monde et y dénombre les tyrannies des États et des rois, des despotes, éclairés ou non. Il constate que tous les régimes autoritaires – que l’on appellera, plus tard, avec Hannah Arendt (1906-1975), totalitaires – pratiquent, sans vergogne, le contrôle des langues. Il ne fait pas bon parler trop en ce XVII^e siècle qui condamnera Galilée et dont Spinoza lui-même évita les foudres grâce aux puissants frères de Witt.

Il est curieux que tous ces tyranneaux, jusqu’à nos jours, n’aient toujours pas compris que le scellement des langues attise, au centuple, la rage des âmes.

“ **Plus on prendra de soin pour ravir aux hommes la liberté de la parole, plus obstinément ils résisteront.** ”

Traité théologico-politique

Cet extrait complète le précédent et prend le relais de la dernière phrase de mon commentaire. La torture des langues excite la colère des esprits.

Mais qu'en est-il lorsque l'homme se vole à lui-même sa propre parole, son propre droit au langage et à l'expression, lorsqu'il pratique, avec zèle, l'autocensure ?

Pourquoi, si souvent, l'homme ne s'autorise-t-il pas à parler et s'interdit-il le droit au « parler vrai » ?

Hypocrisie ! Conformisme ! Peur !

Le mutisme volontaire est un méchant corollaire du grégarisme. Le troupeau aime à meugler d'une seule voix. Le peuple est aussi tyrannique que le despote, à cette différence qu'il n'a même pas besoin de coercition : sa seule présence est une pression suffisante sur les âmes faibles et les fait se taire, naturellement, sans violence.

Épilogue : Spinoza et nous

Spinoza et le spinozisme furent longtemps écartés des hauts chemins de la pensée européenne. Trop vieux. Trop géométrique. Trop juif.

On a fait, à tort, de Spinoza un simple disciple de Descartes dont, pourtant, il récuse tout de l'essentiel, du « Je pense donc je suis » au dualisme ontologique et au mécanisme physique.

Bref, Spinoza a été « évacué » de l'histoire philosophique européenne. Même Nietzsche ne le découvre que sur le tard. Et il le regrette amèrement car il voyait en lui un génial précurseur.

Moses Mendelssohn qui le traite de « chien crevé » dans une lettre à Lessing est pour beaucoup dans la disgrâce de Baruch Spinoza au XIX^e siècle, malgré l'admiration que lui voue Hegel (mais Hegel, lui-même, fut autant conspué qu'adulé).

De plus, puisque Spinoza fonde l'État comme supercherie et manipulation par les élites, il s'oppose au père fondateur de la démocratie et de l'État moderne : le Jean-Jacques Rousseau de cette fiction qu'est le *Contrat social*. Disgrâce, encore !

Un renouveau s'amorce dans les années 1960, au travers des travaux d'Alexandre Matheron et de Gilles Deleuze.

Plus récemment, parce qu'il s'opposa radicalement au dualisme ontique entre le corps et l'esprit, comme l'avait posé Descartes, Spinoza est aujourd'hui reconnu comme le père d'une vision holistique de l'homme dont corps et esprit ne sont que deux manifestations complémen-

taires : l'esprit pense par le corps et le corps agit par l'esprit. Le corps pense aussi. L'esprit agit aussi.

Mais, indépendamment de ces versatilités de l'histoire de la pensée, de ces soubresauts, de ces « je t'aime, moi non plus », Spinoza nous parle clairement de nous et de notre époque tourneboulée.

Bien sûr, son *Deus sive Natura* nous conduit tout droit à resacraliser la Nature et à adopter – d'urgence – une philosophie et une éthique écologiques sinon écologiques ou écologistes.

Mais, surtout, le concept de *conatus* nous enjoint de nous remettre en ligne avec nous-mêmes, avec le destin et la mission de l'humanité ; à redéfinir la finalité humaine qui est l'accomplissement de l'humain en l'homme, en harmonie avec le monde et la Nature ; à nous recentrer sur les idées de perfection et de liberté ; à nous libérer de nos esclavages et servitudes artificiels, de nos assuétudes à l'avoir et au paraître, au consommer et au gaspiller.

Et, enfin à nous réconcilier avec l'idée d'effort au-delà de ce dieu factice et trompeur que la modernité nous a inoculé dans les veines : la *facilité* qui se décline de mille façons allant de la sécurité au confort en passant par le moindre effort et le laxisme.

Quel cadeau ! Quel défi !

Index des noms propres

A

Amsterdam 11, 12, 13

Aristote 11, 18, 28, 64, 90, 92

B

Bergson 19, 20, 120

D

Descartes 11, 13, 14, 16, 20, 25, 32, 34,
47, 48, 64, 66, 67, 78, 92, 95, 121,
134, 171

de Witt 12, 169

H

Hegel 18, 20, 129, 171

Héraclite 20, 104

Hollande 11, 13, 16, 97, 153

L

Leibniz 11, 13, 20, 25, 67, 97

M

Meyer 13

N

Nietzsche 17, 19, 20, 21, 51, 52, 79, 85,
90, 95, 116, 120, 123, 164, 171

T

Teilhard de Chardin 20

V

Velthuysen 13

Index des notions

A

accomplissement 18, 19, 20, 25, 31, 32, 38, 39, 41, 45, 52, 57, 63, 65, 68, 70, 74, 85, 90, 94, 104, 114, 115, 118, 119, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 133, 151, 154, 155, 158, 159, 160, 161, 162, 166, 167, 168, 172
affect 26, 73
affection 18
amour 26, 28, 46, 63, 64, 99, 124, 128, 135, 141, 148
athéisme 13, 17, 136

B

béatitude 28, 30

C

conatus 18, 19, 20, 25, 36, 38, 45, 52, 57, 63, 65, 66, 68, 79, 114, 116, 118, 119, 126, 128, 130, 147, 154, 172

D

destin 79, 115, 116, 118, 131, 154, 159, 167, 172
Dieu 7, 14, 15, 17, 18, 20, 25, 27, 28, 30,

33, 34, 36, 38, 41, 45, 46, 48, 50, 52, 54, 55, 56, 61, 66, 67, 68, 73, 77, 78, 84, 90, 96, 103, 104, 105, 111, 118, 120, 121, 124, 125, 130, 133, 134, 135, 136, 144, 147, 151, 155, 159, 162, 166

E

esclavage 19, 75, 154
esprit 14, 17, 18, 20, 31, 33, 36, 38, 45, 46, 54, 57, 67, 68, 78, 82, 89, 91, 111, 120, 147, 151
éthique 13, 17, 19, 26, 28, 30, 32, 33, 34, 36, 38, 40, 42, 45, 46, 48, 50, 54
excommunication 12, 13
exégèse 16

F

femme 26, 141, 142, 145

G

géométrique 14, 18, 36, 62, 82, 121, 124, 171

H

haine 56, 63, 64, 65, 79, 99, 103, 135

J

joie 19, 26, 37, 42, 52, 63, 68, 70, 74,
77, 82, 89, 96, 99, 104, 124, 125, 126,
127, 134, 135, 141, 151, 154, 161
juif 11, 28

K

kabbale 12, 16, 17, 51, 130, 131

L

liberté 20, 28, 70, 82
logique 32, 34, 36, 37, 62, 64, 66, 73,
82, 84, 100, 116, 119, 130, 146

M

métaphysique 14, 17, 20, 26, 37, 48,
54, 68, 76, 77, 90, 95, 104, 130, 141,
148

N

nature 17, 18, 20, 25, 34, 36, 39, 47, 57,
61, 66, 67, 73, 75, 78, 82, 84, 90, 96,
104, 105, 118, 121, 130, 131, 133, 134,
135, 136, 144, 146, 151, 155, 158, 159,
160, 162, 166, 172

P

panenthéisme 17, 36, 50, 66
panthéisme 17, 28, 36, 66
perfection 19
pitié 79, 98, 99, 113

R

raison 73, 74, 79, 92, 128, 159

S

salut 20, 28, 115
servitude 19, 82

T

théisme 17
tristesse 26, 42, 52, 63, 77, 82, 89, 96,
99, 134, 135, 151

V

vérité 83, 84, 127, 132
vertu 30, 36, 94, 112
vie 76, 90, 167

Bibliographie

Les œuvres de Spinoza

Éthique de Spinoza, édition bilingue (traduction de Bernard Pautrat), Éditions du Seuil, « Points Essais », 2010.

Éthique dans *Œuvres complètes*, sous la direction de Roland Caillouis, Madeleine Francès, Robert Misrahi, Édition Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955.

Éthique (traduction de Charles Appuhn), Édition Garnier, 1929.

Traité théologico-politique (traduction Charles Appuhn), Éditions Garnier, 1928.

Traité théologico-politique de Spinoza (traduction de Robert Misrahi et Madeleine Francès dans *Œuvres complètes*, édition Rolland Caillouis, Madeleine Francès, Robert Misrahi, Édition Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955.

Les ouvrages sur Spinoza

La philosophie de Spinoza de Harry Austryn Wolfson, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1999.

Spinoza – Un itinéraire du bonheur par la joie de Robert Misrahi, Éditions Grancher, 1992.

Dictionnaire Spinoza du Charles Ramond, Éditions Ellipses, « Dictionnaire », 2007.

Introduction à l'Éthique de Spinoza de Pierre Macherey, PUF, « Les grands livres de la philosophie », 1998.

Spinoza, philosophie pratique de Gilles Deleuze, Éditions de Minuit, 2003.

Spinoza et le spinozisme de Joseph Moreau, PUF, « Que sais-je ? », 1971.

Ouvrage (faussement) attribué à Spinoza

Traité des trois imposteurs : Moïse, Jésus, Mahomet de L'esprit de Spinoza (1712), Éditions Max Milo, 2002.